Le pèlerinage de Shikoku aujourd'hui

Journal de voyage

Voyage Zellidja

Réalisé du 3 Juillet au 2 Août 2005

Coralie Castel

Introduction

Cela fait de longs mois que je suis rentrée en France, et je boucle enfin l'écriture de ce journal de route qui, je trouve, est assez impressionnant par sa longueur. Cependant, j'ai effectué la majorité de cette rédaction au jour le jour pendant mon voyage, et peu de temps après pour la majeure partie des ajouts et précisions.

Mon but au retour, lorsque j'ai commencé à recopier les notes de mon journal, qui avaient souffert de la chaleur, ou même du produit contre les moustiques que je portais souvent le soir, au moment d'écrire, effaçant parfois l'encre de mon stylo, mon but donc, était de noter tout ce dont je pouvais me souvenir. Je voulais pouvoir me rappeler dans les moindres détails, les événements, mais aussi mes sentiments et mes réflexions, afin de les garder pour plus tard, lorsque le temps aura effacé les images précises de ce voyage.

Ce voyage a été une expérience extraordinairement enrichissante, de façon personnelle autant que pour mes études et les sujets qui me passionnent. Il a été beaucoup plus difficile que prévu, et j'ai vécu des moments assez durs moralement. J'ai aussi fait des rencontres précieuses, qui m'ont confortée dans l'idée qu'il y a toujours quelqu'un pour nous aider quand les choses ne vont pas comme on le souhaiterait. C'est un enseignement que j'essaye aujourd'hui d'appliquer dans ma vie de tous les jours et m'aide à aller vers les gens, qui sont tous susceptibles de représenter de telles rencontres importantes et enrichissantes.

Ce sont donc les couleurs de ce voyage que j'ai essayé d'imprimer au papier, pendant qu'elles étaient encore aussi vives que possible. J'espère y être parvenue au mieux et vous faire partager ce qu'à été cette aventure : l'expérience de mon Japon, non pas idéal comme je l'avais rêvé, mais réel, constitué d'une infinité de nuances qui lui donnent toute sa richesse.

J4, Mercredi 29 Juin.

J’entame enfin mon carnet compagnon de route : j’attends tellement de ce voyage que je n’osais pas le commencer. Pourtant je sais que si je veux parler de mes impressions avant le départ, c’est maintenant, car sur place les choses vont arriver si vite que ça partira dans tous les sens. J’aurai trop à faire avec l’effervescence du présent pour revenir dans mes pensées et pousser l’introspection à ce moment-là.

L’attente, un peu d’angoisse et de peur. J’ai l’impression d’être devant les montagnes russes : on a peur d’y monter, mais en même temps terriblement envie, car on sait qu’une fois le pas franchi, un pur plaisir sera au rendez-vous des descentes et des montées…La tête en bas parfois peut-être, mais tout ira bien jusqu’à l’arrivée, qui remplit de fierté et ne donne qu’une envie : y remonter.

Comment ce sera ? J’imagine mille fois dans ma tête, depuis quelques semaines, un départ dans la chaleur avec un sac lourd, l’aéroport et un voyage en avion tranquille, Osaka et une journée de repos, quelques heures de bus, et puis des arbres, des montagnes et des temples à n’en plus finir, ma tente, les moustiques et les araignées…Je sais bien que les images que l’on forme dans sa tête par anticipation ne correspondent jamais à la réalité. J’ai hâte de voir cette réalité !

En attendant, il me reste quelques courses à faire avant mon départ pour un genre d’ermitage, de parcours initiatique, dont j’attends tellement…

J-2, Vendredi 1er Juillet

Je suis en attente…Comme un équilibriste sur un fil, pensées et actes anesthésiés, je n’attends que le déclic du décollage. Je n’ai ni hâte ni envie de reculer, simplement le sentiment que je ne pourrai prendre la mesure de cet immense défi que je viens de me lancer que lorsque je ne pourrai plus me défiler, lorsque je me sentirai vraiment dedans.

Je sais que ce sera un beau voyage. Je pense, j’espère qu’il m’apportera beaucoup, m’apprendra des choses sur moi et les autres. Il me semble que c’est là le but de tout voyage : apprendre sur soi et les autres, mieux se connaître pour mieux appréhender le rapport à nos semblables. S’il est un thème récurrent, peut-être même cliché de la littérature de voyage, c’est bien celui là. Et pourtant c’est la première fois que je le ressens comme véritablement appliqué à mon expérience : le côté un peu mystique du pèlerinage accentue certainement ce trait.

Je suis comme avant le sommeil, quand on sait que dès que l'on aura fermé les yeux, on ne maîtrisera plus rien. On ne peut s'empêcher de trouver cela redoutable, même si on sait que tout se passera bien.

En attendant, mon état d'esprit demeure bizarre…Anesthésié.

J 1, Lundi 4 Juillet

9h35. Me voilà à l'aéroport d'Osaka ! Les sept heures de décalage horaires se font sentir. Heureusement, à peine passée la douane nippone, j'ai acheté mon ticket de bus pour Tokushima, point de départ du pèlerinage, et je pourrai donc finir ma nuit pendant les trois heures du trajet. Je n'aurai pas à regretter le paysage car le temps est tout gris dehors.

Le monde est petit : dans la file d'attente avant la douane, j'ai discuté avec un garçon étudiant dans la même école que mon petit copain ! J'ai déjà hâte d'acheter une carte de téléphone pour rassurer mes parents. J'ai voulu m'attaquer dès ici aux machines automatiques qui vendent les cartes de téléphone internationales. Ici, il existe diverses compagnies de téléphone, et plusieurs systèmes de cabines téléphoniques : il y a les vertes et les grises, et je ne saisis pas encore très bien la différence ! Ajoutez à cela qu'à peine débarquée au pays des kanji, je dois m'efforcer de rassembler tous mes souvenirs pour décrypter le mode d'emploi. Bien entendu, le langage écrit sur une machine automatique, abrégé, publicitaire, n'a que peu de choses en commun avec les leçons apprises en japonais standard, utilisé pour la conversation. Finalement, je préfère m'occuper du téléphone à Tokushima : je serai sûre de trouver une carte qui fonctionne sur place, et, de toutes façons, il est 2h40 du matin en France : autant attendre qu'il fasse jour sur l'hexagone…

Dès l'aéroport, plusieurs détails m'ont fait penser : « pas de doute, c'est bien le Japon ». La propreté étincelante de l'aéroport, l'efficacité des différents personnels, l'amabilité des hôtesses aux guichets d'informations, et jusqu'à l'uniforme du policier qui arpentait le hall principal, marchant bras tendus comme à la parade : il serait vraiment difficile de ne pas se sentir comme dans un cocon de sécurité, lorsque l'on vient d'un pays aussi désorganisé que la France. On s'habitue à nos trains et avions en retard, guichetiers levés du pied gauche, et on s'étonne rapidement que tout soit si irréprochable ici. Bien sûr, il ne s'agit que d'apparences, et je ne doute pas que celui qui se cantonnerait à juger le Japon uniquement d'après l'uniforme des employés de l'aéroport n'apercevrait en réalité qu'un tout petit bout de la surface. Cependant, ces détails font bien partie du pays, et n'ont rien de désagréable !

Les mini catastrophes inhérentes au voyage ont déjà commencé : j'ai oublié ou perdu un stylo (celui qui aurait dû me servir à noter mes impressions dans l'avion) et j'ai pris toutes les feuilles du guide des auberges de jeunesse sur le Japon, sauf la dernière page…qui est évidemment la seule dont j'avais besoin ! Heureusement, ces preuves que mon organisation n'est pas vraiment infaillible ne me paniquent plus comme l'an passé. A l'époque cela aurait pu me mettre dans un état de stress pas possible : il est vrai que s'apercevoir que l'on n'a pas l'adresse de l'auberge de jeunesse juste au moment où il faut remplir la feuille pour passer la douane, sur laquelle on demande d'inscrire l'adresse d'un pied-à-terre dans le pays, cela provoque quelques sueurs froides. Mais l'expérience du premier voyage a porté ses fruits, et me permet de me sentir plutôt forte, comme un bloc d'optimisme qui ne se laissera pas grignoter si facilement. A chaque problème, sa solution…j'ai écrit l'adresse d'une auberge où je n'ai aucune intention de me rendre, en pensant bien que les douanes n'iraient sûrement pas vérifier.

Tout de même, si je pouvais me passer de ces petites bouffées d'adrénaline…Si j'écris un gros « Z » sur mon sac, est-ce que ça me conjurera du mauvais sort, en invoquant l'expérience de tous ceux qui ont fait ça avant moi?

Mon bus part dans 25 mn, je vais aller remplir ma gourde et ensuite, vers Tokushima ! Je fuis la grande fourmilière d'Osaka, et à moi les montagnes. Après la rhyolite islandaise, je vais faire goûter autre chose à mes chaussures, désormais fidèles compagnes de route.

14h35

Je suis enfin à Tokushima. J'ai dormi pendant presque toute la route malgré les paysages que j'entrevoyais à chaque arrêt. Au moment de monter dans le bus, la dizaine de passagers dont je faisais partie a formé une file d'attente si sage que certains restaient sous la pluie, pour ne pas dépasser le marquage au sol indiquant l'endroit où attendre. La célère discipline japonaise et le respect des règles sont toujours aussi impressionnants dans les détails ! Je ne peux m'empêcher de comparer sans cesse la France avec ce pays : ici, la compagnie de bus, qui n'a rien de luxueuse, emploie quatre personnes pour enregistrer les bagages, les étiqueter, et vérifier les billets des passagers. Nous avons démarré pile à l'heure dite, et arrivés à la minute près à l'heure prévue. Comme ce ne sont que des détails, je ne sais pas si l'on peut dire qu'ils sont révélateurs, mais cela m'impressionne et m'amuse tout à la fois.

Le bus s'est arrêté à la gare de la ville. Je descend, récupère mes bagages et suis les autres passagers. Les arrêts de bus sont en face de la gare principale, il faut traverser la route pour la rejoindre, et je me rappelle aussitôt les usages ici : personne n'oserait traverser alors

que le signal pour les piétons est rouge. Même si toutes les voitures sont arrêtées. Même s'il pleut des cordes comme aujourd'hui. Signal vert, piaillement d'oiseaux : ces cuicuis fabriqués indiquent que la voie est libre, sûrement à l'intention des aveugles. Je traverse, je fais comme les autres ; je me sens un peu, relativement, voire complètement perdue. Je ne sais pas où aller, que faire. Je rassemble mes pensées : demander des renseignements sur le pèlerinage, trouver où dormir ce soir. Ici, fini l'univers comme aseptisé de l'aéroport. L'aéroport, ça n'était pas vraiment le Japon, c'était un lieu aménagé pour les étrangers malgré tout. Ici, personne ne m'attend. Personne n'accueille les étrangers (du moins c'est ce que je crois au départ). C'est maintenant, mon vrai débarquement en terre nippone : publicités en kanji aux murs, lycéens assis qui discutent, étals de nourriture, horaires de trains, je suis au milieu de tout ça et je ne comprends que si peu de choses. C'est la deuxième fois que je visite ce pays, mais cette fois-ci je vais me débrouiller seule. Sans parler d'angoisse, car je me raccroche à mes idées sur quoi faire en premier (trouver un endroit où me poser), c'est à ce moment que je ressent un certain choc, où j'ai le sentiment qu'un mur se dresse entre tous ces autres gens et moi : ils partagent tous quelque chose qui m'est étranger. Ils sont tous japonais, et pas moi. Je voudrais bien être comme eux. C'est une première constatation de mes impressions : rien de plus simple que de se sentir différent, pour quelqu'un qui débarque dans un pays étranger. Etranger, étrange : c'est moi la personne étrange, ici. Mais ce n'est que le début, le but est justement de profiter de toutes les failles du mur de différence pour aller à leur rencontre, pénétrer le monde japonais, découvrir, apprendre : ce ne sont que mes premiers pas.

Première tentative au guichet de la gare : j'ai repéré le « i » d' « information ». « Do you speak english ? » -« No. ». Hmm, ça commence mal. D'autant que je pourrais m'exprimer en japonais, mais dès le premier jour, pour expliquer ce que je cherche, ça me semble trop ardu. A ce moment-là, me raccrocher à la langue anglaise, presque familière, c'est chercher un support ami, connu. Un bâtiment : « Tourist Information Center », à l'extérieur de la gare. On n'y parle pas anglais non plus, et un employé me présente un petit texte rédigé dans cette langue me recommandant de me rendre au Bureau International, au sixième étage au dessus de la gare. Je retourne donc sur mes pas, et là, enfin, je trouve ce que je cherchais. Grâce aux deux jeunes filles de l'accueil, j'obtiens une réservation pour une auberge (moins chère que l'auberge de jeunesse), et beaucoup de renseignements sur le pèlerinage : déjà des informations valables pour ma recherche, mais aussi des détails pratiques qui me permettront de me rendre au premier temple dès demain. Sur place, j'ai même pu envoyer des emails chez moi, bien plus tôt et pour bien moins cher que ce que j'aurais pu imaginer.

Je m’offre cette première nuit payante avant de m’attaquer à la marche, mais j’espère avoir assez d’argent pour tout le séjour. Beaucoup de choses sont plus chères que prévu, et je n’ai pas ma carte de crédit, car on m’avait dit qu’elle ne me servirait à rien ici. C’est vrai qu’il est très dur de trouver un endroit où retirer de l’argent avec une carte, même internationale, ici au Japon, mais tout de même, les ordres de prix indiqués sur lesquels je me suis basée étaient apparemment plutôt sous-évalués… Je sens que ce sera un voyage amaigrissant !

Je n’avais pas pensé que l’on serait encore à la saison des pluies. Il va pleuvoir tous les jours, m’a-t-on dit, et je ne sais pas jusqu’à quand. J’ai laissé mon sac au centre d’informations, je vais faire un tour dehors tranquillement, car l’auberge n’ouvre que dans deux heures.

17h50- J’attends qu’il soit 18h pour pouvoir fixer mon réveil sur 6h pour demain matin. Je suis à Sakura Sô, une petite auberge pas très chère. On ne m’a même pas demandé mon nom, mais j’ai pu me doucher et la chambre en tatami est plutôt agréable. Un bon futon bien confortable, voilà ce qu’il me faut ! Tout à l’heure, à la gare, en attendant l’heure de venir ici, je me suis endormie sur mes genoux, et réveillée avec une grosse trace rouge au milieu du front…Je n’ai même pas mangé mais de toute façon j’ai plutôt l’estomac noué. Vivement que les inconvénients du décalage horaire disparaissent !

Lorsque je suis entrée dans l’auberge, je n’ai trouvé personne. Il faut monter un premier escalier pour atteindre un pallier où l’on dépose ses chaussures et on enfile des savates fournies par l’auberge : rien de plus normal pour un établissement japonais. A en juger par le nombre de paires plus ou moins défraîchies, je ne suis pas la seule voyageuse ici, et ce n’est pas un endroit très luxueux ! Malgré tout, c’est propre et tout à fait correct. J’ai voulu appuyer sur le bouton pour appeler quelqu’un du personnel, mais personne n’est venu. Un garçon est passé, il allait apparemment prendre sa douche. Il m’a regardé comme s’il attendait que je lui demande quelque chose, mais je suis restée là à me demander si c’était quelqu’un de la maison ou un voyageur comme moi, et l’instant d’après il était parti. Je me suis assise et j’ai attendu, rappuyé sur le bouton, toujours rien. Le garçon est ressorti de sa douche, la serviette sur les épaules : et cette fois nous avons pu échanger quelques mots. Cela faisait longtemps que je n’avais pas parlé en japonais, je suis fatiguée, et je manque évidemment d’assurance en ce premier jour de voyage : je bute sur tous les mots et j’ai du mal à me faire comprendre. Lorsque j’essaye de faire une phrase, c’est le trou complet, comme si à la case « japonais appris depuis trois ans d’études » de mon cerveau, tout avait été balayé. Heureusement, le vocabulaire me revient au fur et à mesure que je comprends ce qu’on me dit. Ce garçon m’explique qu’il ne fait pas partie du personnel, qu’il dort lui aussi ici cette nuit, et

que nous pourrions aller manger ensemble. Même si je suis très fatiguée, je ne veux pas rater cette invitation, qui sera une bonne occasion de démarrer du bon pied mon séjour. Il me dit de l'attendre en bas. Entre temps, la dame de l'auberge arrive enfin ! Elle me demande de la suivre pour me montrer ma chambre. Il n'y a pas de salle commune dans l'auberge : je suis redescendue ensuite sur le petit pallier qui sert d'entrée, mais je n'ai pas revu le garçon. C'est dommage, mais en même temps, je suis tellement fatiguée, que je ne suis pas fâchée à l'idée de passer une grosse nuit de sommeil.

Au lit ! Ou plutôt au futon ! J'ai retrouvé l'odeur des pièces en tatami. Dans mes souvenirs je n'appréciais pas trop cette odeur. Au final, je me rends compte que j'ai appris à l'aimer, certainement parce qu'elle est synonyme de confort et de repos. En l'espace d'un an, j'avais même perdu le réflexe d'enlever ses savates avant de marcher sur le tatami. La propriétaire de l'hôtel est venue m'apporter du thé alors que j'avais déjà sorti futon et couverture. Je me couche, je vais profiter de mon repos : je ne sais pas où je dormirai demain, mais ce sera peut-être dans ma tente : en tout cas, beaucoup moins de confort prévu !

J 2, Mardi 5 Juillet

Les premiers mots qui me viennent sont : « quelle aventure » ! J'ai l'impression d'avoir vécu tant de choses aujourd'hui, ça a été tellement rempli que j'ai du mal à croire que tout s'est passé en une seule journée. Je vais tout reconstituer en m'y prenant par le commencement.

La nuit dernière, j'ai dormi de 19h à 8h du matin, moins l'intervalle entre 2h et 4h, pendant laquelle je n'ai fait que pester contre mon oreiller trop dur, les bruits du dehors, la couverture trop courte qui, quand elle recouvrait mon cou gelé par la climatisation pourtant au minimum, laissait mes pieds dehors… J'avais prévu de prendre le bus de 7h15 vers le premier temple du pèlerinage, mais quand mon réveil a sonné à 6h, je l'ai vite repositionné sur 8h. J'étais encore fatiguée du décalage et dans cet état, je n'étais pas pressée de faire face à l'inconnu qui m'attendait sur la route. Même à 8h, j'ai bien failli me rendormir, et il a fallu que je me motive énormément pour me lever et me dépêcher ! Toilette rapide aux lavabos, repliage des vêtements, minuscule petit déjeuner (thé de la veille et un petit gâteau), et j'ai réussi à ne pas manquer le bus de 8h50. J'avais peur de ne pas le trouver ou de me perdre dans les arrêts, mais c'était beaucoup plus facile que je l'aurais pensé.

En fait, pour se perdre en bus au Japon, il faudrait vraiment le vouloir. Avec le nom de l'arrêt et un minimum d'observation, on s'en sort vraiment très bien. Tout d'abord, trouver

son quai : il y aura toujours quelqu'un pour vous aider à ce moment là. Les japonais sont très serviables, et cela même s'ils ne sont pas guichetiers. En bref, même s'ils pourraient parfaitement passer leur chemin sans vous regarder, ils se sentiront toujours obligés de vous aider. Ensuite, étant donné qu'ils sont les premiers conscients que leur langue est très difficile, on vous montre une plaquette avec des schémas, on vous écrit les noms en kanjis, en syllabaires et même en caractères romains, si vous avez de la chance. Une fois que, grâce à tout cela, on a son numéro de quai, l'horaire et le nom de l'arrêt, on monte dans le bus. Là encore, même dans un petit bus qui ne paye pas de mine, les installations à l'intérieur sont suffisantes pour se sentir sécurisé malgré qu'on ne comprend que des bribes de phrases. Devant chaque siège et au dessus des portes, des consignes de sécurité ; un bouton pour demander l'arrêt se trouve à côté de chaque siège. Un voyant lumineux prévient quand l'arrêt approche ; et enfin, le tableau qui calcule le prix du voyage (selon l'endroit où l'on est monté) et donne le nom du prochain arrêt en kanji. Il faut ajouter à cela les consignes de sécurité et les noms des arrêts récités non-stop par une bande automatique : et je répète que le bus n'a vraiment pas l'allure d'un véhicule moderne, au contraire, il brinqueballe de toutes parts et j'ai bien du mal à tenir mon sac debout à mes côtés. Grâce à ces inscriptions inscrites partout, ce n'est pas bien difficile de savoir quand appuyer sur le bouton, quand descendre et combien payer ; et quand bien même on ne s'y retrouverait pas, la gentillesse des Japonais est toujours là pour vous aider ! Je ne savais pas comment s'écrivait le nom de mon arrêt, mais la bande automatique l'a répété tant de fois que j'aurais eu du mal à le rater. Ici on monte par la porte centrale et on descend à l'avant : le conducteur contrôle ainsi chaque descente. Le prix du trajet est proportionnel à la distance parcourue : chaque arrêt est doté d'un numéro. En montant, on doit prendre un ticket indiquant ce numéro. Une fois arrivé, on regarde sur le tableau de tous les arrêts, la case correspondant à l'arrêt auquel on est monté : le montant à payer y est inscrit. C'est un écran électronique où les montants augmentent au fur et à mesure de la distance parcourue, et selon la case de l'arrêt de départ. En descendant donc, il faut payer le montant juste au chauffeur : en fait on glisse simplement la monnaie (ou bien des tickets pour les abonnés) dans une boite devant lui. Il ne rend rien et pour faire l'appoint, une machine à monnaie est installée juste à côté de lui. Décidemment, l'organisation japonaise m'épatera toujours !

Après ce petit périple, me voilà arrivée au Ryôzenji. Je rentre pour m'équiper de tous les instruments nécessaires au pèlerin : mais tout cela coûte une fortune ! J'ai renoncé au carnet à faire tamponner dans chaque temple, je n'ai pris que le bâton, le chapeau, la tunique et les fuda. Ce sont des bandelettes de papier sur lesquelles on inscrit son nom, son adresse et

la date. Il faut en déposer un dans chaque urne, dans chaque temple visité (j'en ai vu en général deux par temple). Les fudas servent un peu aussi, par extension, de carte de visite, et l'on en distribue aux personnes rencontrées, souvent par gratitude lorsqu'elle vous ont aidé, ou simplement par amitié, en souvenir. La dame de la boutique du temple, pas franchement aimable, n'a eu de cesse de me déconseiller le camping, trop dangereux selon elle. Ensuite, un homme du temple m'a expliqué les prières à réciter et les gestes à accomplir dans chaque temple. Et c'est là, alors que je prenais ma première leçon de pèlerine, que j'ai failli m'évanouir ! Mon estomac se rappelait brusquement à moi, et je me suis rendue compte que je n'avais quasiment rien avalé depuis hier matin. Je n'avais pas eu faim, certainement à cause de la chaleur moite et du décalage horaire, mais d'un coup, le soleil de plomb, les 13 kg sur mes épaules et les fumées d'encens ont eu raison de moi. Je me suis rapidement retrouvée attablée, dans la boutique d'où je sortais juste, devant un thé et une grosse mandarine. Je n'ai pas osé manger cette dernière, étant donné qu'on me l'a donné en disant « pour la route ». L'homme qui m'expliquait les prières a discuté avec la vendeuse à propos de moi: j'ai juste compris qu'il était question de mes intentions de camper, et le ton désapprobateur ainsi que la figure de cette dame n'avaient rien de bon. Elle semblait me prendre pour une inconsciente ; lui avait également l'air bien inquiet lorsqu'il m'a redit les mêmes recommandations qu'elle m'avait faites. Ne pas dormir en dehors d'un temple, ne pas faire de stop, ne pas quitter mes bagages des yeux : ces gens sont-ils au courant qu'ils habitent dans l'un des pays les plus sûrs du monde, ou bien suis-je absolument naïve ? J'ai répondu avec un sourire que l'on verrait bien, et que je n'avais pas le choix puisque je n'avais pas d'argent pour dormir en auberge : là où je m'attendais à trouver des regards compréhensifs, et où, l'an passé en Islande, j'aurais même rencontré des regards admiratifs, on a levé les yeux au ciel. Il me semblait qu'ils étaient bien embêtés de s'être mis sur les bras une irresponsable pareille. La vendeuse est repartie en maugréant « pas d'argent, pas d'argent », répétant ainsi mes réponses à toutes ses propositions de vente d'objets « indispensables » que j'avais déclinées. Apparemment, ici, ou du moins dans ce temple, pour être pèlerin, il faut être riche.

Un autre homme, qui ne me regardait pas avec désapprobation, est malgré tout venu me demander si j'avais faim. Il n'avait pas parlé avec les deux autres. Comme je lui avais répondu « oui », il est revenu quelques minutes plus tard avec un morceau d'omelette froide. Ça n'était pas énorme ni très appétissant, mais c'était beaucoup plus efficace de me remplir le ventre avec cela. Le thé était agréable mais pas très fortifiant !

Un peu revigorée, je suis partie au supermarché pour prendre un vrai repas. J'ai acheté un plateau au combini (magasin ouvert 24h sur 24, tous les jours de l'année, et où l'on trouve

tous les produits utiles et divers services), mais je n’ai pas beaucoup mangé. La chaleur me coupait encore la faim.

Ensuite, direction le deuxième temple, puis le troisième : la marche n’était pas trop longue même si mon sac se faisait plus lourd à chaque pas. En chemin vers le numéro trois, j’ai vu un homme arrêté à côté de son vélo. Il s’agissait d’un monsieur qui m’attendait, et qui a fait le chemin avec moi ! Il m’a offert plusieurs libellules en fil de coton, pour me protéger et en distribuer à mes amis, m’a-t-il dit. Il a fait plusieurs fois le pèlerinage et connaît tout des divers endroits où dormir, des dieux et bouddhas représentés dans les temples…Arrivés au temple trois, il m’a offert à boire et nous avons discuté un bon moment, malgré que je ne comprenais qu’une toute petite partie de ce qu’il me disait. Je suis admirative de la patience dont il a fait preuve pour me dire et me redire dix fois les mêmes choses. Il me disait une phrase et devant mon air sceptique, me disait : « wakaru ? »(« tu comprends ? »). Puisque ce n’était pas la première fois, j’osais à peine lui répondre avec une grimace. Il inclinait alors la tête et disait comme pour lui-même « wakaru ka na… ». Comment se faire comprendre ? Il cherchait et reprenait la même idée avec des mots différents, et d’autres encore plus simplistes, jusqu’à ce que je saisisse ce qu’il voulait me dire. Je n’aurais, je crois, jamais eu la même patience à sa place.

C’était une chance qu’il soit patient, car ce qu’il avait à dire était précieux. Il m’a confié qu’il faisait le pèlerinage pour le bien-être de son corps, mais aussi pour améliorer son cœur et en faire partir la tristesse. Il m’a montré un puits où, si on ne voit pas son reflet dans l’eau, cela signifie que l’on va mourir. Il m’a aussi expliqué en long, en large, et en travers, à quoi servait de prier les jizô, mais là, je dois admettre que je n’ai pas compris grand-chose. C’était peut-être la faute aux moustiques qui nous entouraient et nous piquaient allègrement de tous les côtés, et j’ai presque honte d’avouer que tout ce que j’ai saisi, c’est qu’il était question de prier pour sa santé et de bébés qui meurent…Quoiqu’il en soit, il m’a dit de belles choses à ce moment-là, où nous étions accroupis devant le jizô. De ces choses qu’on dirait clichées dans un autre contexte, mais qui, dites avec toute la ferveur d’un homme qui consacre une bonne partie de sa vie à faire un pèlerinage, et offre tout son temps pour partager sa connaissance avec une inconnue, prennent un sens nouveau. Il m’a dit que nous parlions des langues différentes, lui et moi, que nous avions des couleurs de peau, des religions différentes. Et que malgré cela, nous parvenions à nous comprendre, même si c’était par des gestes, même s’il fallait expliquer longtemps…Pour lui, tout cela prouve que l’humanité est une, et c’est pour celui que, face à la statue du jizô, il demande la paix dans le monde et prie contre les guerres.

En réalité, ce monsieur ne fait pas le pèlerinage en ce moment : il m'accompagne pour un bout de chemin, mais ne va pas déposer de fuda ou faire de prière dans les temples. Nous poursuivons la route ensemble vers le temple numéro quatre. Nous parlons de choses et d'autres, des grosses araignées qui pullulent dans les fossés, des lieux où dormir gratuitement…Lui aussi me déconseille vivement le camping, et m'incite à utiliser les lieux où l'on peut se faire héberger. Il pleut encore, mais assez légèrement. Mon sac est lourd : j'ai du mal à le suivre. Les panneaux indicateurs des kilomètres se suivent, et la distance ne semble pas diminuer. Encore quatre kilomètres, dit le premier. Un quart d'heure de marche après, c'est toujours la même distance ! Juste avant une grande pente, nous nous arrêtons car je n'en peux vraiment plus. On s'assoie dans un chemin sur le bord de la route, et mon guide me prévient de toujours faire attention aux serpents, aux « mamushi », les vipères. En marchant, on fait du bruit, on tape le bâton sur le sol, donc elles s'éloignent : mais sitôt que l'on s'arrête, il faut être sur ses gardes, d'autant qu'elles sont assez dangereuses.

Une voiture s'engage dans notre chemin : il faut pousser nos sacs et le vélo, et le conducteur s'arrête. En moins de deux minutes, le voilà en grande discussion avec mon « guide » : les gens sont très spontanés envers les pèlerins. Il sort de sa voiture, nous parle de son métier : il nous apporte des plantes qu'il cultive dans ses serres, pour voir si je les connais, s'il y a les mêmes en France. Je crois que j'ai reconnu du basilic, mais un peu différent du nôtre. Il nous propose alors de venir chez lui ! Et c'est ainsi que nous nous retrouvons dans sa maison, avec lui et sa femme qui nous sert une espèce de liquide rose sucré très bon : certainement un sirop de plantes. Elle nous offre aussi des petites brioches de sa confection, dont certains sont aux herbes (là je suis sûre qu'il y avait du basilic) et d'autres au chocolat ou à la confiture. Au fil de la conversation qui s'éternise, nos hôtes proposent de m'emmener en voiture jusqu'aux temples quatre en cinq, car il commence à pleuvoir et le temple cinq est celui où je suis censée trouver un endroit pour dormir. Nous sommes donc partis en voiture vers le temple quatre tandis que le vieux monsieur allait sur son vélo au temple cinq directement. Il est très important de ne manquer aucun temple : c'est pourquoi arrivés au temple quatre on m'a laissé un peu de temps pour faire les prières requises dans chaque temple. C'est très étonnant et un peu bizarre : on ne me demande pas si je suis bouddhiste, et j'ai eu beau expliquer que je suis là pour étudier, il semble logique que si je visite les temples, il faut que j'y prie. Les Japonais ne s'embarrassent pas forcément de savoir s'ils croient très profondément dans leur cœur au bouddhisme et exécutent les prières malgré tout : et je m'étonne moi-même de me retrouver presque naturellement en train de prononcer quelques mots de reconnaissance envers Daishi-sama, le protecteur du pèlerinage, tout en pensant que

ça ne peut pas me faire de mal de tourner mes pensées vers lui, puisqu'il a existé, en espérant un peu de protection.

C'est étrange comme j'en vient à une réaction spirituelle, presque mystique pour moi qui n'ai pas été élevée dans les coutumes bouddhiques et donc pour qui cela n'est pas automatique. C'est d'autant plus étrange que je fais ça en prenant le parti de faire comme les Japonais : sans me poser de question existentielle sur le fond de ma foi, de façon…naturelle. Je me laisse faire par les coutumes du pays au point qu'il m'est naturel de faire comme si je priais, alors que cette religion m'est étrangère. Je n'aurais jamais pensé réagir comme cela, et je me pose encore des questions sur cette attitude qui, à la réflexion, est vraiment bien curieuse.

J'ai déposé les fuda au temple, puis je me dépêchée de revenir vers la voiture : je suis quand même gênée de tant d'attentions ! A l'entrée du temple, voyant que je suis pèlerine, et étrangère, une femme m'offre des « pêches des montagnes », de petits fruits rouges qui n'ont pas grand-chose à voir avec des pêches, mais qui sont très bons. Au temple cinq, nous retrouvons le vieux monsieur, qui annonce finalement que le temple six propose un meilleur endroit où dormir gratuitement. Cela commence à faire loin de la maison des horticulteurs, mais ces derniers me disent qu'ils iront jusqu'au temple huit s'il le faut pour me trouver un endroit sûr. Sur la route du temple six, on trouve une petite chambre mise à disposition pour les pèlerins, avec cuisine, lavabo, etc., mais un jeune homme s'y est déjà installé. Il y aurait bien de la place pour deux, mais apparemment, mes hôtes n'ont pas très envie de me laisser avec lui : cela ne se fait vraiment pas au Japon, de laisser un garçon et une fille dormir au même endroit.

Dans le sixième temple, nous rencontrons un jeune homme que j'avais croisé au premier temple, qui s'apprête à dormir dans l'abri constitué par l'étage au dessus de la porte d'entrée du temple. C'est une petite pièce d'où l'on sonne la grosse cloche. Il y a des fenêtres sans vitres, et pas de tatamis, seulement des cartons pas très nets étendus sur le ciment. C'est beaucoup moins confortable que ce que nous avons vu avant, mais ce garçon inspire confiance, il a l'air jeune, timide et poli, et surtout je ne vais tout de même pas demander à mes hôtes de faire la tournée des temples pour moi…Ils se sentent responsables de moi à présent, et leur politesse les pousse à me redemander mille fois si je suis bien sûre de me trouver bien ici : je leur dit au revoir et malgré le peu de mots que je connais pour remercier, j'essaye de leur faire comprendre ma gratitude autant que possible, tout comme au vieux monsieur que j'ai quitté quelques instants auparavant.

Me voici donc ici, dans un campement un peu douteux mais où je suis au sec, et c'est l'essentiel car dehors, à présent, il pleut des cordes. Pour manger j'ai même des brioches : la femme de l'horticulteur m'en a offert un sac entier !

Je me demande si je vais rencontrer des gens aussi formidables tous les jours…J'essaye d'imaginer la suite, mais je suis fatiguée, je vais dormir : même si je n'utilise pas ma tente, heureusement que j'ai tout le matériel pour camper, car ici, c'est confort minimum !

J 3, Mercredi 6 Juillet

Aujourd'hui fut une un peu moins bonne journée…enfin, je me dis que tous les jours ne peuvent pas être remplis de vieux messieurs prévenants et protecteurs !

Je suis partie, tôt ce matin et sous une pluie battante, vers le temple numéro sept. Je me suis alors rendue compte qu'à dormir dans les courants d'airs la nuit dernière, j'ai attrapé mal à la gorge. Ce n'est pas très agréable de voyager sous une chaleur abominable mais tout en devant protéger sa gorge de la pluie qui n'est malgré tout pas très chaude : je dégouline de pluie et de sueur. Pour ne rien arranger, j'ai été littéralement mangée par les moustiques, malgré la lotion que j'avais mis. Rien que sur le front, je compte une bonne vingtaine de piqûres qui me démangent terriblement : pas d'autre remède que de ne pas y penser.

En marchant le long de la route, je me suis tout à coup rendue que les panneaux n'indiquaient plus le temple sept mais le temple huit : j'avais manqué le septième! Mon sac mes sciait les épaules, et je n'avais qu'une envie, arriver pour pouvoir les poser. D'autre part, étant donné que mon plan n'était pas assez détaillé pour me guider comme il fallait d'un temple à l'autre dans le bon sens, il me semblait plutôt risqué de prendre la route en sens inverse à la recherche de l'endroit où je m'étais trompée de direction. Au moins, là où j'étais, j'avais un panneau indiquant la suite du périple, au temple huit. J'ai donc poursuivi mon chemin sans visiter le temple sept. Les cinq kilomètres de marche m'ont paru une éternité, c'était vraiment très dur. Je marchais courbée et très très lentement à cause du poids de mon sac. Sans mon bâton je n'aurai pas réussi ! C'est plutôt inquiétant car entre certains temples il y a plus de vingt kilomètres de pente rude de montagne…Je pense que je vais essayer de faire du stop : beaucoup de pèlerins sont en voiture et j'espère que cela sera possible. Ce n'est que le début mais je crois que je n'aurai pas la condition physique nécessaire pour traîner mon sac pendant tout le voyage: je me pensais capable de me dépasser sur ce plan là, mais c'était sans compter sur la chaleur qui dépasse les 35 degrés et cette humidité étouffante…J'ai trop

de kilos sur le dos et pourtant je ne sais pas ce dont j'aurais pu me passer parmi ce que j'ai emmené…

Je suis enfin arrivée au temple huit (alors que pour un pèlerin solide, avec un petit sac, cela ne constituait qu'un quart de jour de marche !). Là, j'ai pu m'installer dans une petite cabane réservée aux pèlerins. Ce n'est pas très propre et il faut ouvrir la fenêtre pour ne pas mourir de chaud, ce qui ne me plaît pas beaucoup car il y a énormément de très gros insectes par ici. Et le local des WC est fermé de 17h30 à 7h du matin…Dur dur ! Les dames du temple, qui s'occupent de l'accueil et font les calligraphies pour les pèlerins, sont plutôt gentilles mais pas très bavardes. J'ai l'impression que je suscite un peu la méfiance : être jeune et voyager sans argent, ça n'est pas très clair. Je n'ai pas trouvé grand-chose à leur demander, mais elles sont quand même gentilles. Demain, je pourrai peut-être voir le moine.

Cet après-midi j'ai laissé mes bagages dans cette petite cabane et je suis allée jusqu'au temple neuf. Le dos léger, c'est vraiment une promenade de santé ! Je mourais de faim, et je n'ai pas trouvé le premier petit « restaurant » que l'on m'avait indiqué. Heureusement, au fil de ma marche, je vois des publicités pour un endroit où l'on propose des udon, les grosses nouilles bien nourrissantes, servies en soupe avec des accompagnements qui vont de la viande aux œufs en passant par des algues…Tout cela cuit dans ce bouillon brûlant. Le udon-ya est censé se trouver juste devant le temple neuf…Affamée, je presse le pas, attirée par la perspective d'une nourriture délicieuse et pas cher…Je vois la petite maison qui ne paye pas de mine : personne. Je rentre la tête à l'intérieur et j'appelle : une dame pas très accueillante arrive et me dit que c'est fermé. Je lui demande où je pourrai trouver à manger : elle m'indique un autre endroit quelques mètres plus loin, mais qui a l'air encore plus abandonné ; et là, j'ai beau appeler, personne ne répond. C'est vraiment bizarre, d'autant qu'en repassant plus tard devant la première boutique, j'ai vu des clients attablés…

Résultat, pour calmer ma faim, je n'avais que le distributeur de boissons. Il y en a partout ici, même dans les lieux les plus isolés et les plus incongrus : au fond du temple, sur le bord d'une route de campagne…Heureusement qu'ils existent, il fait si chaud ! Les boissons ne sont pas très chères : chaque compagnie a son distributeur automatique, ce qui fait que souvent, trois ou quatre distributeurs se côtoient, et je suppose que la concurrence doit être rude. Malheureusement, si les boissons ne manquent pas, je n'ai vu aucun distributeur de nourriture. Il est vrai que les Japonais sont assez peu portés sur le sucré et qu'ils sont loin de connaître nos problèmes de penchants à l'obésité : pas de culture de la friandise ni des barres de chocolat ici ! Mais à ce moment précis, j'aurais donné n'importe quoi pour avaler quelque chose qui me remplisse le ventre. La solution que j'ai trouvée ? Boire un coca à toute

vitesse…Au moins, mon estomac a eu la sensation de quelque chose de bien lourd pendant un moment !

Après le temple neuf, j'ai voulu aller à la poste. Le plan que l'on m'a donné indiquant les routes principales n'est vraiment pas pratique : les distances ne sont pas du tout respectées, et la plupart des routes ne sont pas inscrites. C'est ainsi que je me retrouve, sous un soleil de plomb, à errer entre les rizières, complètement déboussolée. Je suis entrée dans une supérette où j'ai rencontré une dame adorable. Je lui ai demandé mon chemin et elle m'a tout expliqué avec des schémas ! Elle parle très très vite et j'ai eu du mal à suivre, mais elle est aussi assez rigolote. J'ai pu aller poster mes lettres et sur le chemin du retour, je suis repassée lui acheter un peu de stock de nourriture, et elle m'a redemandé si je savais par où passer. Pour ce qui est des repas, ce sera comme en Islande : sardines et crackers : beurk ! Mais ce n'est pas cher, ça se garde, ce n'est pas lourd, et pas besoin de faire chauffer…

A propos, au niveau de la nourriture, le bilan d'aujourd'hui n'est pas terrible et je me couche d'ailleurs en ayant plutôt faim : deux petits pains ce matin, une demi mikan (pas bonne du tout) sur le bord de la route vers 10 heures, un coca à midi et le reste du riz d'hier pour ce soir. Comme j'ai vraiment peur de manquer d'argent, je préfère me serrer la ceinture pour pouvoir me relâcher ensuite.

Demain je reste ici : je voudrais passer la journée à observer et compter les pèlerins, et discuter avec eux. Pourvu que je continue à avoir un toit sur ma tête tous les soirs ! Planter ma tente risque de ne pas être chose facile, surtout hors des temples. Je n'ai vu aucun terrain où enfoncer des sardines, seulement des rizières inondées ou bien du bitume ! Sans compter que la pleine forêt en compagnie des serpents ne me tente pas vraiment…Si ce problème là est résolu, alors je pense que ce sera un bon voyage, qui me permettra de réfléchir à beaucoup de choses. Je suis un peu comme les vrais pèlerins après tout : je viens ici trouver des réponses, comme le garçon d'hier qui m'a dit ce matin, qu'il faisait le pèlerinage sur le conseil de ses parents, car il avait perdu son travail et passait son temps chez lui à ne rien faire.

Sans être plus convaincue qu'hier, je formule devant les temples deux ou trois prières envers Kôbo Daishi, un peu n'importe comment il est vrai : sans offrande (je n'en ai pas les moyens !), sans réciter les très très longues prières et peut-être sans toujours m'adresser à la bonne statue…

J 4, Jeudi 7 juillet

Cette journée est à classer parmi les bonnes journées ! Et pour fêter ça, je m’offre une double ration de crackers avec mes sardines !

Ce matin, je suis allée devant le bâtiment principal du temple et j’ai parlé avec quelques pèlerins. Un vieux monsieur est venu et je crois avoir compris qu’il me propose de m’emmener en voiture jusqu’à la fin de mon séjour, et de me servir de guide. Il a fait plusieurs fois le pèlerinage et a déjà emmené ave lui un garçon de San Francisco qui, au départ, ne parlait quasiment pas un mot de japonais, et a appris avec lui pendant le pèlerinage. Mais, sa voiture et en panne, et il ne sait pas quand elle sera réparée. Il ne peut donc rien me promettre mais m’a demandé où je comptais aller pour ma prochaine étape, afin d’y faire un tour pour me retrouver si c’est possible. Je suis un peu méfiante mais en même temps, faire le pèlerinage en boucle a l’air d’être un véritable hobby, sinon une façon de vivre, pour pas mal de personnes ici. Et beaucoup de Japonais, quand vous leur faites sentir que vous avez besoin d’aide, surtout si c’est parce que vous étudiez leur pays, se sentiront le devoir de vous aider par tous les moyens possibles !

Je suis ensuite partie pour le temple numéro dix, toujours sans mes bagages, à environ deux heures de marche d’ici. C’est vraiment le bonheur de marcher juste avec mon petit sac ! Il faisait quand même très très chaud, heureusement que j’avais mon grand chapeau. Sur la route, tout à coup, alors que je marchais depuis un moment déjà, une camionnette s’est arrêtée à mon niveau. Un monsieur en est sorti est m’a offert une barquette de tofu, comme « settai », c’est-à-dire une offrande pour les pèlerins. J’étais très surprise et je l’ai remercié. Il est reparti et moi j’ai continué ma route, quand deux minutes plus tard, le revoilà ! Il sort en courant de son véhicule, fouille à l’arrière, et court vers moi les mains chargées de glaçons, qu’il glisse dans le sac du tofu qu’il vient de me donner. C’est pour le garder au frais ! Il a dû me voir dans son rétroviseur continuer à marcher avec le tofu, et il est vrai qu’il fait une chaleur abominable…Ce monsieur était vraiment très sympa de revenir juste pour ça ! Quand je me suis arrêtée pour manger, un peu après, c’était très agréable de manger du froid, et j’en ai profité pour me rafraîchir avec ce qu’il restait des glaçons. Cet homme était providentiel : s’il était passé cinq minutes plus tard, j’aurais dépassé le distributeur de plats (le premier que je vois ici, et c’étaient des plats chauds, pas très tentant par 35°C…)et je m’y serais certainement servie, car je mourais de faim. Je n’adore pas le tofu, mais là, c’était vraiment l’idéal !

Je suis arrivée au temple dix, fatiguée par toute cette marche en plein soleil, et ce n’était que le début des difficultés : devant moi, des pentes ardues et des centaines de marches

se dressaient à n'en plus finir ! Passée la première porte du temple, il restait un escalier de 333 marches, comme l'indiquait le panneau : c'est un escalier qui permet aux hommes et aux femmes de laver leurs pêchés. Je me suis assise en plein milieu car je n'en pouvais plus. Un touriste est passé et je lui ai demandé l'heure : le voilà qui engage la conversation, et en anglais ! C'est le premier Japonais que je rencontre, aéroport mis à part, qui parle anglais. Il est venu s'asseoir à côté de moi pour m'offrir quelques mochi, des sortes de gâteaux que j'adore, très sucrés, faits en pâte de riz et de haricots rouges. Ceux-là étaient des kashiwa mochi : kashiwa signifie « chêne » car ils sont emballés dans une feuille de chêne qui leur donne un léger goût salé sur l'extérieur. Nous avons ensuite visité le temple ensemble, tout en discutant de choses et d'autres, et il est reparti sur son vélo. C'était agréable de parler anglais, sans se casser la tête, car même si je suis ici pour pratiquer le japonais (et que j'aime ça !), c'est éprouvant surtout quand on sait qu'on ne se fait pas comprendre comme on voudrait, mais qu'il n'y a pas d'autre solution.

Je suis ensuite rentrée vers 15h, soit avec 4h de marche en tout dans les jambes, alors que j'étais censée de reposer aujourd'hui. Mais en ayant visité les temples neuf et dix, je pourrai aller directement au numéro 11 demain, et ce sera plus court à partir du temple 8 où je dors. J'ai demandé à l'accueil où se trouvait le sentô (bain public), pour pouvoir me laver. A ce sujet, ces derniers jours, je me suis débrouillée comme j'ai pu. Le premier jour « sur la route », j'ai eu un tuyau d'arrosage d'eau froide en guise de douche : dur dur mais pas désagréable au final avec cette chaleur. Le lendemain, soit hier, j'ai dû me contenter d'un lavabo. Ce n'est quand même pas l'idéal pour se sentir propre et vu les conditions (marche sous le soleil, peau pleine de crème solaire et d'anti-moustique…), je ne pouvais pas rester comme ça. On me dit que le sentô se trouve à un kilomètre de marche…Ce n'est pas vraiment tout près, mais j'y vais, je serai récompensée par le bain. Après de longues minutes de marche, j'ai l'impression que cela fait bien plus d'un kilomètre de distance ! Je réalise même que la route que je dois emprunter me faire revenir assez loin sur mes pas vers le temple sept, et me fait prendre une immense pente à 8% (c'est le panneau qui le dit) et cela sur 150 mètres environ, peut-être davantage... Là, je commence à pester toute seule sur le bord de la route, à côté des voitures qui passent : à quoi bon payer pour un bain, s'il me faut transpirer encore pour revenir !

Je retourne donc au temple, et j'y explique que c'était trop loin, que j'ai renoncé au sentô. Comme les personnes à l'accueil ne sont pas les mêmes qu'hier, je redemande la permission de me laver dans les lavabos des toilettes. Hier, j'avais demandé où prendre une douche, et on m'avait répondu d'utiliser ces lavabos. Mais le monsieur de ce soir, à ma très

grande joie, me propose sa salle de bains ! Ni une ni deux, je me retrouve dans un bon bain d'eau fraîche... Quel bonheur ! Une fois propre, je reviens vers les lavabos pour faire une petite lessive…Et la femme du monsieur de tout à l'heure me propose sa machine à laver ! Elle s'excuse même de l'absence de sèche linge, alors que moi je n'en reviens pas mes oreilles de tant de gentillesse. Elle m'a aussi prêté un étendoir en plastique pour mes vêtements. Malheureusement, comme le temps est menaçant, je dois étendre mon linge dans ma petite cabane qui ne fait que deux tatamis : elle est toute petite, la surface carrée est juste assez grande pour que je puisse m'allonger en diagonale. Il y a donc beaucoup de condensation et les vêtements ne sècheront pas très bien…Qu'importe, ce sera déjà du luxe comparé à un linge lavé et essoré à la main. En discutant avec cette dame décidemment très sympathique, je lui ai demandé si je pouvais envoyer un email à mes parents pour les rassurer…Requête accordée ! C'est comme cela que j'ai pu apprendre mes bons résultats à mes examens de licence...

Si cela, ce n'est pas une bonne journée !... Demain, je vais essayer de demander à des pèlerins de m'emmener en voiture, car avec mon sac, je crois que ce ne sera vraiment pas possible. Ce sera aussi sûrement l'occasion de rencontrer des gens intéressants. Sur tous ceux que j'ai croisé jusqu'à présent, il y a une large majorité de personnes qui m'ont offert un visage souriant, se sont intéressées à mon étude, ou m'ont même apporté leur aide. Je n'ai qu'un souhait : que cela dure !

Quant au bilan de nourriture, c'est mieux qu'hier: deux biscuits, un petit pain, beaucoup de tofu, trois mochi, des sardines et des crackers. Le bilan moustiques, par contre, est toujours aussi impressionnant : trente piqûres sur le visage dont vingt sur le front, dix sur les jambes, quinze sur les bras dont rien moins que huit à la main gauche. Il y aurait de quoi se plaindre au fabriquant de la lotion que j'ai emmenée, qui coûte si cher, qui est grasse, qui sent mauvais et qui ne marche pas ! Ou alors, ce sont les moustiques japonais qui se régalent de sang occidental, car ils n'en ont pas souvent…

J 5, Vendredi 8 juillet

Aujourd’hui fut une journée encore meilleure que les précédentes. Je ne ferai même pas de bilan de la nourriture car je serais bien incapable de me souvenir de tout ce que j’ai pu manger ! Pour ce qui est des moustiques, je n’en ai pas souffert la nuit dernière : tout va bien !

J’ai dormi dans les couvertures du tsuyadô avec un duvet en guise de matelas et un autre en guise d’oreiller. La nuit précédente, je n’avais pas voulu les dérouler car je pensais qu’ils n’étaient pas très propres mais je me trompais et au moins, j’ai très bien dormi ! Ce matin donc, j’ai remballé toutes mes affaires et, sur le parking du temple, j’ai attendu de rencontrer des pèlerins en voiture qui voudraient bien m’emmener avec eux. J’ai demandé au premier couple que j’ai vu : ils étaient d’accord pour me déposer à l’endroit où j’avais prévu de passer la nuit. J’avais envisagé de rester entre les temples dix et onze, car à cet endroit on peut être hébergé gratuitement. Cependant je n’avais pas pensé que si c’était assez loin à pieds, cela faisait une très courte distance à voiture : finalement, je ne savais pas vraiment jusqu’où je comptais aller. Même si je les avait déjà visités, j’ai suivi le couple aux temples neuf et dix : eux font le pèlerinage en entier et dans l’ordre. La visite était plus intéressante que lorsque je l’ai faite toute seule ! Devant le temple numéro neuf, ils ont acheté des yaki imo au petit magasin qui m’avait refusé les udon avant-hier. Il s’agit de patate douce grillée : ils m’en ont donné un morceau. C’était la première fois que j’en mangeais, c’est sucré et délicieux. Au temple dix, il a fallu remonter les marches interminables ; mais cette fois, j’étais venue en voiture, c’était plus facile. Vers l’heure du repas, ils se sont arrêtés dans un restaurant et m’ont invitée : je n’aurai jamais imaginé que la gentillesse des auto stoppeurs aille jusque là ! Et comble de bonheur de mon estomac : le restaurant était spécialisé dans les udon.

Ils m’ont ensuite proposé de m’amener jusqu’au temple douze. Pour le rejoindre, il faut huit heures de marche (en moyenne !). J’ai accepté même s’il a fallu que du coup, j’abandonne le petit espoir de faire tout le pèlerinage en voiture avec le monsieur qui me l’avait proposé hier, et qui, du coup, ne pourrait plus me retrouver. De toute façon, nous n’avions pas convenu de rendez-vous certain, et qui sait si je n’aurais pas regretté de perdre ma liberté de mouvement ?

Au fil des visites des temples suivants, le couple de pèlerins me donnait des bougies, de l’encens, et de quoi faire toutes les offrandes aux bouddhas dans les règles de l’art. J’ai eu droit à beaucoup d’explications très intéressantes !

Je continuerai demain la suite du récit, je suis trop fatiguée ! Oyasumi, bonne nuit !

-Minuit.

Bon. Il est très tard et demain, les pèlerins avec qui je suis se lèvent tous très tôt. Mais dans la pièce d'à côté, il y a quelqu'un qui parle fort : sans doute a-t-il trop bu car son compagnon lui répond à peine. Je ne sais pas comment les autres font pour dormir : le mythe selon lequel les Japonais peuvent dormir n'importe où et n'importe comment a sans doute du vrai. Toujours est-il que moi, je n'y arrive pas. Les fenêtres sont toutes ouvertes à cause de la chaleur et les camions passent juste en dessus avec un fracas de tous les diables : c'est une route assez importante en pleine ville de Tokushima. Les moustiquaires largement trouées ont laissé passé des armées de moustiques qui m'attaquent de tous les côtés. Autant se dire que je dormirai mieux demain matin !

J'en étais au moment où nous sommes arrivés au temple douze. Nous y avons demandé où se trouvait l'abri pour les pèlerins. J'avais deux choix : soit planter ma tente à vingt minutes du temple (ce qui n'aurait pas été très intéressant pour mon étude, et je ne sais pas comment je l'aurais « plantée » puisque le lieu indiqué était goudronné en entier), soit dormir dans un tsuyadô, un abri du style de la cabane du huitième temple. Mais celui-ci était isolé, en contrebas du temple (qui se trouve en pleine montagne et forêt). Il est tout en bois, sans lumière, et même en plein jour il fait noir à l'intérieur. On m'a prévenue de ne pas utiliser les « toilettes » attenantes (ou plutôt le trou qui tient lieu de toilettes) à cause d'un essaim de guêpes qui s'est installé là. Bien sûr, les serpents sont courants dans le coin, d'autant que pour descendre du temple au tsuyadô, il faut marcher sur une bonne centaine de mètres dans de hautes herbes : je ne me vois pas faire ça la nuit !Or comme la nuit tombe à 19h, je ne me vois pas non passer tout mon temps dans cette cabane…Pour ajouter au côté rassurant de l'histoire, en « visitant » la cabane, le moine du temple nous montre des traces : des empreintes de sanglier, nous assure-t-il ! J'ai comme l'impression qu'on a voulu me dissuader de rester là !Au départ, quand j'ai expliqué au temple pourquoi j'étais là et pourquoi je demandais à utiliser le tusyadô, les moines ont commencé à énumérer tous les inconvénients : pas de lumière, pas de vraies toilettes, pas de point d'eau, insectes et compagnie…J'ai dit que ça irait, et que de toute façon je n'avais pas trop le choix. Là encore je croyais me comporter de façon courageuse, et les réactions ont plutôt eu l'air gênées et réprobatrices. A y repenser, peut-être n'avaient-ils tout simplement pas envie que je reste et voulaient-ils me le faire comprendre implicitement, car cela ne se fait pas, pour une fille, de voyager seule en demandant l'asile un peu partout…Ou alors avaient-ils peur pour ma sécurité, et pas envie de s'engager dans la responsabilité qu'ils auraient pris à m'accepter, du fait que je suis étrangère, et qu'ils auraient dû faire attention à moi ? Toujours est-il que, lorsque l'on m'a fait voir le tsuyadô, j'ai bien compris que je n'arriverais pas à y rester

dormir ! Les araignées, passe encore, mais les serpents, les sangliers, les guêpes, ça fait beaucoup ! Le couple qui m'avait accompagné me demandait sans cesse si j'étais bien sûre de vouloir rester ici. J'avais assuré au départ que ça ne poserait pas de problème, avec des grands airs d'Indiana Jones en herbe. Tout compte fait, l'Indiana Jones n'était franchement pas rassurée, mais j'étais bien embêtée de revenir sur ma décision, surtout que cela les obligeait à poursuivre leur route vers un nouvel endroit où m'héberger, et que l'après-midi était déjà bien avancé. J'ai tout de même fini par leur dire que je renonçais à dormir au temple douze, et sur le chemin du retour, ils m'ont tous les deux confiés qu'ils n'auraient pas voulu me laisser dans cet endroit !

Nous voilà donc partis vers le temple treize, qui se trouve à Tokushima : après les montagnes, le retour vers la ville, mais complètement de l'autre côté par rapport au premier temple. Là bas, les personnes interrogées nous indiquent le zenkonyadô du temple seize, qui est un lieu aménagé spécialement pour les pèlerins. Il commence à se faire tard, et, après m'avoir conduit au « sakae takushi » (entreprise nommée « taxis sakae », abritant le zenkonyadô), qui nous avons eu un peu de mal à trouver, nous nous disons au revoir. Nous n'avons pas été aux temples quatorze ni quinze par manque de temps : c'était déjà un grand détour pour venir jusqu'ici !

J'attends dans le garage que quelqu'un me dise si je peux dormir ici, et je vois passer deux personnes : le garçon avec qui j'ai partagé l'abri du sixième temple, accompagné d'un homme qui semble jovial, le crâne rasé (un moine ?), et qui l'emmène au pas de course : nous avons à peine le temps de nous faire un petit signe de reconnaissance. Bientôt, une femme (qui est en fait, je l'apprendrai plus tard, la femme du patron) arrive et me demande si je suis là pour dormir ici. Je lui réponds que oui, et elle m'indique un petit escalier qui mène aux pièces réservées aux pèlerins.

Je vais commencer par une petite description des lieux. Ici, c'est le garage d'une station de taxis. Au rez de chaussée, on trouve le garage, une loge pour les employés, une autre pour les patrons, des toilettes et une salle de bains que les pèlerins peuvent utiliser. Avec une échelle de meunier on accède à un étage au dessus du garage : c'est le zenkonyadô. Un zenkonyadô est, de façon générale, un lieu où les pèlerins peuvent passer la nuit. Je ne suis pas sûre de la différence avec un tsuyadô. Il me semble que le tsuyadô est plus libre d'utilisation, et moins aménagé : c'est simplement une pièce mise à disposition. Le zenkonyadô est une véritable expression du settai, la solidarité envers les pèlerins, puisqu'il est aménagé et géré par des propriétaires qui en régulent l'accès et s'en occupent.

Le zenkonyadô de Sakae-takushi est composé de deux pièces. La première, celle dans laquelle on entre directement après l'escalier, est en tatami avec une table basse. Aux murs, les fuda des innombrables pèlerins ayant séjourné ici : ils tapissent même entièrement tout un mur, ce qui est assez impressionnant. On trouve aussi des dessins de pèlerins, des cartes postales, des photos du dernier temple envoyées par ceux qui sont passés dans ce zenkonyadô et qui, à la fin de leur pèlerinage, remercient pour l'hospitalité reçue ici. Il y a aussi une télévision, des zabuton (coussins pour s'asseoir), et une petite étagère avec des livres sur le pèlerinage, des magazines, de la colle pour coller ses fuda au mur, un livre où noter un petit mot avant de partir, et de l'encens contre les moustiques. Par une porte coulissante on arrive dans une autre pièce, au sol non pas en tatami cette fois mais en parquet. La première pièce est la pièce « à vivre » mais le soir, ce sont les hommes qui y dorment : la deuxième pièce est réservée aux femmes. Dans de grands placards on trouve des futons et des couvertures en quantité suffisante pour une bonne dizaine de personnes ! Enfin, cette seconde pièce s'ouvre sur un grand balcon, où se trouve une machine à laver que les pèlerins peuvent utiliser, et des étendages pour le linge. Ces installations ne sont pas exclusivement pour les pèlerins : les employés du taxi s'en servent aussi.

C'est ici que je me retrouve, à passer la nuit avec cinq autres personnes. Ce soir nous avons mangé tous ensemble, et bu pas mal de saké ! A peine installée, je vois revenir le jeune garçon du sixième temple avec l'autre homme : ils étaient partis acheter à manger. Au fur et à mesure je vois arriver deux autres hommes plus âgés et une jeune fille. Tous s'installent pour manger ce que chacun a apporté. On m'incite à me servir de tout : c'est apparemment Kon-san, que j'avais pris pour un moine, mais dont la profession est d'être guide de pèlerins, qui mène la cadence de cette petite soirée. Sur son initiative, chacun met ses achats de nourriture sur la table, et on se sert en partageant un peu tout. Je n'ai rien d'autre à proposer qu'un paquet de biscuits au beurre bien de chez nous : des roudors. Je les pose sur la table, et pendant que je me régale de sushis et de sashimi, les biscuits disparaissent vite ! Arrivent bientôt le patron des taxis, et une autre jeune fille. Nous discutons tous ensemble, l'ambiance est vraiment géniale. Il fait noir dehors, les moustiques sont partout, tout le monde parle en même temps et même si je ne comprends pas tout, je me laisse porter par la bonne humeur de l'ensemble. Kon-san envoie le garçon que je connais chercher du saké. On me sert beaucoup plus que ce que je demande, on insiste pour que je mange de tout, on me passe une serviette dès que mon verre fuit (les verres troués, c'est pas pratique). Ça parle de tout : à moi, on me pose des questions plus ou moins bizarres sur la France. On parle aussi beaucoup du pèlerinage, et Kon-san se lance dans une démonstration de récitation des sutras à la façon des

moines… C'est vraiment le vrai visage des Japonais que je vois ici, j'en oublie toutes les difficultés de communication et nous passons juste un bon moment ensemble. Vers 20 heures, alors que le saké commence à faire effet chez les hommes, le patron nous emmène, moi et l'autre fille pèlerine, voir des gens s'entraîner pour la danse de l'Awa Odori. C'est un festival qui se tient au moins d'août, de renommée nationale, auquel de nombreux jeunes participent. Ils dansent un pas particulier à la région, en costumes, au son des instruments traditionnels. Ce soir, ils ne sont là que pour répéter leurs danses. Là encore je me suis sentie vraiment bien, à esquisser des pas de danse au son des instruments japonais…Je n'aurais pas pu rêver mieux. Le patron nous a ensuite emmenées manger du poulet d'Awa, qui se dit « Awa O-dori », dans un restaurant de cuisine française apparemment tenu par des gens de sa connaissance. C'était vraiment délicieux et nous nous sommes bien amusés à comparer nourriture française et nippone. J'ai eu la surprise de goûter un poulet cuisiné à la sauce shoyu, qui est tout à fait japonaise, et qui avait pourtant un petit goût de France.

Enfin, plus personne ne parle, je vais en profiter pour dormir !

J 6, Samedi 9 Juillet

Rien de plus à préciser pour la journée d'hier : après être rentrés du restaurant, nous avons encore un peu discuté tous ensemble et nous nous sommes couchés, les hommes d'un côté, et moi et l'autre jeune fille de l'autre côté de la paroi coulissante. Ce matin, tout le monde était réveillé depuis ce qui semblait une éternité, tandis que je comatais encore dans le sommeil, quand le patron m'a fait lever. Ni une ni deux, à peine le temps de changer de vêtements que je me suis retrouvée comme ça, les cheveux en bataille, les yeux à peine ouverts, devant un chocolat, des tartines et une salade de crudités dans ce qui semble être un genre de salon de thé. Ici comme hier au restaurant, « takushi-san » a l'air de connaître tout le monde. Tous les matins à 8h, c'est ici qu'il prend son petit déjeuner en compagnie d'un ami qui le rejoint au garage ou sur place. C'est à cinq minutes en voiture, et pour éviter les embouteillages, il faut emprunter de minuscules ruelles où le gros taxi passe tout juste. C'est d'autant plus délicat que de chaque côté de la route, ce sont des rizières inondées où il vaut mieux ne pas tomber ! Mais, en bon chauffeur de taxi, le patron manœuvre pile comme il faut, et me regarde ensuite et se désignant à la manière des Japonais, en mettant l'index sur son nez : « puro, puro ! ». « Puro » pour « professional »…On ne risquait pas de tomber dans les plants de riz !

Après ce petit déjeuner et pendant toute la matinée, « takushi-san » m'a emmenée visiter des lieux qu'il jugeait intéressants pour moi. Je lui ai dit que mon domaine était le « minzokugaku », ce qui est la traduction d' « ethnologie » mais qui renvoie ici de façon assez large à la sociologie générale aussi bien qu'au folklore, aux façons de vivre typiques d'un pays. Il m'a donc conduite aux temples 14 à 17, qui sont tout près d'ici, et aussi dans un musée de la préhistoire, qui se situe dans un parc où l'on trouve des maisons de cette époque reconstituées. Nous sommes même rentrés dans une tombe de la même période ! Nous sommes aussi passés chez son cousin pour diverses affaires. Apparemment, « takushi-san » travaille la nuit et se promène le jour, travaillant parfois mais assez peu, effectuant quelques courses de ci de là, et s'occupant des pèlerins quand il en trouve qui restent plusieurs jours chez lui. Ne me demandez pas quand il dort, je ne le sais pas. Il fait bien quelques courtes siestes dans l'après midi mais pour ce qui est de la nuit, je n'en ai aucune idée. Il se vante de ne dormir que quatre heures par nuit « comme Napoléon », dit-il. Toujours est-il que le soir, il boit avec les pèlerins, et il les réveille le matin en tapant sur des planches à six heures, car le zenkonyado est en pleine réfection. Les Japonais sont matinaux, soit, mais je crois qu'à ce point, c'est une exception.

Chez son cousin donc, même si je n'y ai pas passé beaucoup de temps, j'ai vu des gens très sympathiques. Ils ont sorti leur carte du monde pour vérifier où se trouve la France, et ont tenu à me faire goûter à plein de choses : des bonbons en pâte de haricot rouge délicieux, et aussi de la liqueur de prune très forte, l'umeshû. Après cette visite, mon désormais « guide » a aussi tenu à me faire visiter rapidement un petit atelier de fabrique de tatamis, puis nous nous sommes rendus au temple 17. Le moine de ce temple est l'un de ses amis, et il m'a présentée à lui. Ce dernier m'a alors fait une calligraphie sur mon carnet de notes ! Tous les pèlerins font faire des calligraphies sur un cahier appelé nôkyôchô, à raison d'une calligraphie dans chaque temple. Lorsque leur cahier est complet, qu'ils ont 88 calligraphies, c'est une sorte de preuve qu'ils ont bien rendu visite à tous les temples et effectué le pèlerinage au complet. Je n'ai pas acheté de nôkyôchô car c'est assez cher, et surtout parce que chaque calligraphie coûte 300 yens : multiplié par le nombre de temples, cela représente une somme énorme ! C'est pourquoi c'était vraiment une grande faveur que de me faire cette calligraphie sur un petit cahier à carreaux comme le mien. J'ai décidément reçu un traitement de faveur, puisque la calligraphie qu'il a effectuée est différente de celle qu'il réalise d'ordinaire pour chaque pèlerin. En plus de la phrase habituelle, « namu daishi henjô kongô » (dont je ne connais pas le sens exact, mais qui signifie quelque chose dans le genre de « loué soit kôbô daishi »), il m'a dessiné une petite silhouette de pèlerin, ou de kôbô daishi, avec son chapeau et bâton de

marche. Au retour, « Takushi-san » me dira que c'est un vrai trésor : c'est rare et c'est symboliquement quelque chose d'important, mais j'ai cru comprendre qu'aussi, de façon plus concrète, une calligraphie qui sort ainsi de l'ordinaire, et effectuée par un expert, vaut beaucoup d'argent.

Avant de rentrer, j'ai demandé à mon hôte s'il connaissait un endroit où je pourrais utiliser internet dans le quartier du zenkonyadô. Il m'a alors proposé d'aller chez lui ! Il habite dans une maison située à quelques centaines de mètres seulement du garage, même s'il me semble qu'il passe beaucoup plus de temps dans sa loge de chauffeur de taxi. L'ordinateur chez lui ne marchait pas très bien, et nous sommes revenus au garage, avec ordinateur portable et divers câbles pour les branchements. Je n'en demandais pas tant, et j'étais un peu gênée de tout ce déménagement. Cette fois, la connexion fonctionnant, j'ai pu envoyer des nouvelles à ma famille et regarder rapidement où en étaient les actualités de l'autre bout de la Terre : c'est là que j'ai appris qu'il y avait eu des attentats à Londres. On est tellement habitués à être au courant rapidement de tout ce qui se passe dans le monde, que lorsqu'on apprend un évènement pareil avec plusieurs jours de retard, que tout le monde sait ce qui s'est passé, c'est une sensation assez bizarre, plutôt angoissante. J'avais ressenti la même chose l'an dernier en Islande quand j'avais vu les images de la prise d'otage dans l'école de Beslan en Tchétchénie, sans pouvoir savoir ce qui se passait et dans quel pays cela avait lieu, faute de comprendre la langue du pays.

J'ai ensuite mangé dans la petite loge des taxis avec takushi-san et sa femme. Je ne me débrouille plus si mal avec les baguettes pour manger un poisson entier grillé, j'ai enfin trouvé la technique pour enlever la peau et séparer des petits morceaux de chair sans arêtes…J'ai testé les « nasu » en guise de « tsukemono ». Petite explication : les tsukemono sont littéralement des « accompagnements », en général de petits légumes ou condiments, très aigres ou salés, que l'on mange avec le riz pour en relever le goût. Quant aux nasu, ce sont des aubergines. Me voilà donc avec des lamelles d'aubergine aigres…C'est peut-être la pire chose que j'aie jamais mangé de la cuisine japonaise !! Il y a beaucoup de choses que j'aime beaucoup ou qui me sont indifférentes, mais là, c'est au-delà de mes capacités !

A présent je suis remontée dans le zenkonyadô et je mange des gaufrettes au chocolat offertes par Kon-san, qui est apparemment celui qui a forcé sur le saké hier puisqu'il reste ici une journée supplémentaire pour se reposer. Il regarde les matchs de base-ball à la télévision. J'ai du mal à comprendre la télévision japonaise : apparemment les matchs sont recoupés au montage car l'action n'est pas continue, et pourtant on dirait qu'ils sont en direct… Et le fait que je ne connaisse rien au base-ball n'arrange pas les choses !

21h30 – J’ai passé le reste de l’après-midi avec Kon-san en grande discussion sur le bouddhisme. Il m’a montré des livrets de sûtras, m’a expliqué la distribution des rôles entre les bouddhas et leur positionnement sur les mandaras. Ensuite, petit débat sur le contenu vraiment religieux du bouddhisme et sur les réincarnations. Si je résume très brièvement, il faut respecter toute vie et tout objet (même fabriqué) possède une âme qu’il faut remercier. J’ai essayé de poser des questions : pourquoi Kon-san qui fait attention à sa santé et une excellente condition physique (par son travail, il passe sa vie à marcher et a des mollets impressionnants !) fume-t-il alors que c’est mauvais ? Réponse : il faut remercier l’âme du tabac pour son bon goût, et c’est ainsi que l’on ne devient pas malade, tandis que s’il avait constamment peur que le tabac soit mauvais pour lui, il le deviendrait réellement. Pourquoi tue-t-il les moustiques alors qu’ils sont des êtres vivants ? Réponse : on les tue pour notre confort mais ce n’est pas juste : c’est pour cela que pour respecter l’âme du moustique, il faut demander pardon dans son cœur quand on en tue un. Ces réflexions me laissent un peu perplexe, mais je suis toujours assez émerveillée de voir comment des façons de penser si différentes de la mienne, que j’ai du mal à appréhender, se tiennent parfaitement pour les autres. J’essaye à tout prix de comprendre et il faut admettre que ça n’est pas simple. Quelque part en moi, je ne peux pas m’empêcher de me dire : « d’accord, je respecte ces idées, elles sont logiques pour cette personne qui est différente de moi…mais au fond, c’est un peu ridicule ! ». Je ne sais pas si on peut parvenir à une compréhension parfaite, à moins d’adhérer soi-même à ces idées. La tolérance et la compréhension sont peut-être deux notions bien distinctes. J’ai l’impression que quelques soient les efforts que je fournis pour comprendre et ne pas prendre de haut des idées complètement différentes des miennes, je ne pourrai jamais totalement me détacher du préjugé ethnocentriste, qui me fait penser qu’en fin de compte, c’est toujours ma façon de penser la meilleure…Peut-être que je me complique trop les choses ! En conclusion, je devrais simplement me dire que ma façon de penser est meilleure pour moi, et que celle de Kon-san est meilleure pour Kon-san…Mais on ne peut pas en rester là à se dire : chacun dans sa façon de voir, et on n’en parle plus ; je ne peux pas m’empêcher d’admirer quelque part ces idées mystérieuses, de leur trouver un certain attrait, justement, peut-être, parce qu’elles me sont incompréhensibles.

Après ces explications, j’ai lu un « Harry Potter » qui se trouvait là, en version anglaise, laissé par un pèlerin américain d’après Takushi-san. Moi qui souffre assez du poids de mes bagages, je me demande comment on peut vouloir emmener un tel pavé avec soi ! Je suis ensuite sortie car je m’ennuyais un peu, car Kon-san continuait de regarder le base-ball. Je descends les escaliers du zenkonyadô, et je rencontre le patron, qui me demande où je vais.

Comme je lui dis que je ne sais pas trop mais je me vais me promener sans but précis, il décidé de m'emmener en ballade, direction un atelier de fabrication de marionnettes traditionnelles. Elles sont superbes et le travail à la main, à partir d'un simple carré de bois, est impressionnant. J'ai même pu manier la tête d'une poupée de femme qui devient un démon lorsqu'on tire sur une manette, avec des cornes qui sortent du front, les yeux normaux qui disparaissent pour laisser place à des yeux rouges et des dents pointues qui apparaissent dans la bouche.

De retour au zenkonyadô, Kon-san et moi partout faire les courses au supermarché non loin d'ici qui solde ses produits frais à 50% à partir de 18 heures. J'en ai profité pour prendre une grosse boîte de sushis ! Après manger, revoilà Takushi-san qui me demande si je veux aller à la piscine. J'accepte, même si tout cela me paraît bizarre. En effet, il est déjà 19h30 (il fait donc nuit noire), il me fait avaler mes derniers sushis en quatrième vitesse, et me demande bien vingt fois si j'ai mon maillot de bain (que j'avais emmené au cas où je serais au bord de la mer !). Finalement, j'ai passé un très bon moment à la piscine, qui n'était pas qu'un simple bassin. Comparé à il y a quelques jours c'est vraiment le grand luxe : jacuzzi à jets massant, saunas sec et humide, suivis ici d'un bain d'eau froide. Contrairement à ce que je craignais, c'est très agréable ! J'ai même eu droit à une glace en repartant : je suis gâtée comme une petite fille, et il faut avouer que ce n'est pas pour me déplaire. C'est vrai que j'ai vite tendance à me sentir paralysée quand je me sens perdue, seule face à une situation que je ne comprends pas du tout…Je panique sans doute trop vite quand je ne maîtrise rien ! Je savoure les moments de confort, mais il me faudra encore du courage, prendre davantage sur moi.

Il est peut-être un peu tôt pour le dire, mais je crois que, avant ce voyage, par rapport à ce que je découvre à présent, je ne peux pas dire que je connaissais vraiment le Japon. Trois années de cours intensifs m'ont donné les outils pour comprendre ce que je vois à présent, mais ce sont des moments comme ceux que je vis ici qui me dévoilent vraiment ce qu'est le Japon, qui sont les Japonais, loin des préjugés et des clichés mais aussi loin des analyses pointues trop éloignées du quotidien. Je ne peux pas encore dire si je ferai une bonne étude du pèlerinage, mais je sais que le trésor qui m'attendait ici, c'est un aperçu de la véritable vie japonaise, qui n'est ni celle des livres, ni celle des films, ni celle des restaurants du quartier nippon de Paris. Je voulais découvrir mon Japon : je suis en train d'accéder au Japon des Japonais. Et ce Japon ne me fait plus peur comme lorsque j'étais en France et que j'avais l'impression d'un univers opaque, car il n'est pas inaccessible : au contraire, je suis en plein dedans.

J 7, Dimanche 10 Juillet

Aujourd’hui, ça va comme ci comme ça. Tout se passe bien mais je ne peux pas m’empêcher de ressentir un certain vague à l’âme. C’est certainement parce que je suis frustrée de ne pas pouvoir m’exprimer comme je le voudrais en japonais. C’est usant de toujours voir les gens faire une drôle de tête quand ce que je dis leur est incompréhensible…C’était plus facile l’an dernier en Islande !

Enfin, ce n’est pas le grand désespoir non plus, loin de là. D’ailleurs on peut même dire que tout va bien. Ce matin, petit déjeuner au même endroit qu’hier, avec Inoue-san (j’ai enfin découvert le nom de celui que j’appelais, faute de mieux, takushi-san !) et des amis à lui. Il a de nouveau fait rire les serveuses en leur racontant qu’hier, j’ai demandé du « chocorêto » comme boisson, alors que si « chocorêto » est bien la traduction de « chocolat », ce mot ne s’utilise que pour le chocolat à croquer ! Pour la boisson, il faut demander du « cocoa »… Ensuite, la matinée s’est transformée en leçon de choses de l’agriculture et de la pêche locales. Nous avons rendu visite rapidement à une usine de poissons où l’on triait des drôles de spécimens pourvus de trois petites nageoires de chaque côté. Nous sommes aussi passés sur un marché aux légumes. Inoue-san s’est employé à me nommer chaque légume, et pour chacun, je devais lui dire si nous avions la même chose en France. J’ai enrichi mon vocabulaire culinaire en une seule matinée ! Il y a beaucoup de légumes que nous n’avons pas en France : toutes sortes de haricots, ou encore les patates douces.

Nous sommes retournés dans une fabrique de poupées de théâtre, qui était un peu comme un musée puisqu’on y a vu un film, datant des années 1940, expliquant leur fabrication. Une jeune femme était avec nous. Je ne suis pas sûre de toujours bien comprendre, mais j’ai l’impression que Mr Inoue connaît tout le monde en ville, et que lorsqu’il ne connaît pas quelqu’un, il n’a qu’une seule envie, c’est de faire connaissance rapidement : il a ensuite emmené cette jeune femme et moi-même admirer un magasin où l’on vend des étoffes teintes artisanalement à l’indigo. C’est une spécialité de Tokushima, et Mr Inoue semblait s’y connaître davantage encore que la vendeuse du magasin.

A midi, Mr Inoue m’a invitée dans un restaurant de râmen. J’en avais déjà mangé en France (cela s’apparente aux nouilles déshydratées que l’on trouve dans les sachets vendus en supermarché), mais je n’étais jamais rentrée dans un établissement spécialisé. C’est bon, servi dans un grand bol de soupe et accompagné ou non de viande nageant dans cette soupe. Les râmen sont un repas plutôt bon marché : un grand bol coûte 450 yens, soit environ 3,50 euros, et la quantité est suffisante pour en faire son repas entier. Mais les nouilles fines dans la soupe

brûlante sont un calvaire à manger avec les baguettes ! Il faut les attraper en aspirant bruyamment, et ça, j'ai beau déployer tous mes efforts, je n'y arrive pas. Je suis désespérément programmée pour manger sans faire de bruit, comme on me l'a appris, même si les règles locales prescrivent plutôt le contraire. Pour le reste de la nourriture, je ne me débrouille pas trop mal avec les baguettes, mais pour le coup, la fourchette qu'on m'a tendue a été la bienvenue. Après le déjeuner, écrasée par la chaleur ambiante, j'ai fait une petite sieste. Je suis ensuite allée vers le temple, pour observer les pèlerins et discuter avec certains d'entre eux. Comme nous sommes dimanche, il y avait beaucoup de gens qui venaient rendre visite aux dieux et aux bouddhas sans être pèlerins, bien que certains d'entre eux mettent quelques attributs de pèlerins (la tunique notamment) pour l'occasion, et j'ai eu un peu de mal à m'y retrouver.

Ce soir, nous sommes quatre pèlerins au zenkonyadô. Il y a une autre fille, et elle parle anglais ! Cela me soulage un peu. Ça fait du bien de pouvoir communiquer mes sentiments sans difficulté ! Du coup, je me suis livrée à elle sur mes impressions comme jamais je n'aurais pensé le faire avec quelqu'un d'inconnu. Elle m'a parlé de sa raison de faire le pèlerinage. Son père est mort et elle parcourt Shikoku à pied pour faire son deuil. Elle m'a dit qu'elle portait une mèche de ses cheveux dans un pendentif. Sa façon d'en parler était très émouvante. Nous avons aussi eu un petit débat sur les religions dans le monde, et sur ce qu'était un ethnologue, qu'est-ce qu'il pouvait apporter aux populations concernées en étudiant leur façon de vivre et, en particulier, leurs religions. Pour ma part, je ne suis pas convaincue qu'accumuler du savoir sur des peuples puisse avoir un impact concret sur les guerres de religion par exemple. Il me semble tout à fait utopique de penser que parce que l'on va faire une démonstration à une société et leur expliquer la religion des autres, ils vont se montrer tolérant et apprendre ce qu'est le respect de la différence. Mais cette jeune femme, Tomomi, se montrait tellement enthousiaste sur cette idée que notre conversation a été tout de même un peu réconfortante, avec un petit parfum de volonté de changer le monde grâce à une meilleure compréhension des autres. C'est idéaliste, mais ça fait du bien.

J 8, Lundi 11 Juillet

Je pense reprendre la route demain ! Aujourd'hui encore, Inoue-san m'avait prévu un emploi du temps touristique chargé, et je n'ai pas pu « travailler ». Je lui suis très reconnaissante de tout ce qu'il me fait découvrir, et grâce à lui je n'ai pas à m'inquiéter de savoir où dormir ni quoi manger, mais je serai bien contente de reprendre ma liberté demain.

Aujourd’hui donc, nous sommes allés visiter le marché central de la ville, celui où viennent s’approvisionner les magasins. Il est immense, et se divise en deux grandes halles : la première est destinée aux fruits et légumes principalement, la seconde au poisson. C’était assez impressionnant de voir toutes ces quantités de nourriture, légumes et poissons aux allures étranges pour moi, préparations à base de tofu un peu douteuses à première vue… Nous sommes ensuite passés dans une école maternelle où travaille la fille de Mr Inoue. Il lui a apporté une pastèque qu’il venait d’acheter au marché. J’ai été entourée de paires d’yeux ébahis de voir une personne à l’allure si différente d’eux ! Rien qu’en un bref coup d’œil, on remarque que les méthodes d’éducation ont l’air très différentes de celles de la France. Cela rejoint un peu tout ce que j’ai pu lire ou entendre dire : il y a beaucoup plus de personnes pour encadrer les enfants, mais en même temps, on les laisse beaucoup plus libres de faire ce qui leur chante.

Ensuite, direction le pont de Naruto et les tourbillons qui se trouvent en dessous. C’est un pont qui relie Shikoku à Honshû, l’île principale (celle de Tôkyô, Ôsaka, Kôbe, etc.…). En face de nous, nous avions donc la baie d’Ôsaka. Ici se rencontrent la mer intérieure et l’océan Pacifique, et la cause de ces tourbillons est la différence de salinité entre les deux mers. Malheureusement, il ne faisait pas très beau et la brume nous a empêché de les voir. Le panorama n’était quand même pas désagréable, et nous avons longé la côte pendant un moment. Les petites îles où la forêt a les pieds dans l’eau ont vraiment quelque chose des îles du Pacifique telles qu’on se les imagine, paradisiaques et sauvages…

Une fois rentrés, nous avons de nouveau mangé ensemble, dans la loge, avec la femme de Mr Inoue. Je leur ai ensuite expliqué que je voulais utiliser internet un petit moment et que pour cela il valait peut-être mieux que j’aille dans un café, pour ne pas les déranger, ils ont insisté pour que je le fasse sur place !

Dans l’après-midi, Inoue-san m’a emmenée dans le centre ville. Il avait des billets d’entrée gratuits pour un immeuble d’où l’on peut prendre le téléphérique vers le sommet de la montagne Bizan. Bizan est une montagne assez célèbre : des poèmes ont été écrits à son sujet dès le moyen-âge. Inoue-san m’a récité le plus connu, mais c’est en japonais ancien, et je ne m’en rappelle malheureusement pas. Quoiqu’il en soit, nous nous sommes retrouvés tout en haut, à surplomber l’immense ville de Tokushima : et dire que ce n’est qu’une ville moyenne à l’échelle des villes japonaises ! Elle est très étendue, comme toutes les villes japonaises, et cela donne une impression d’immensité incroyable. Dans ce bâtiment se trouvait aussi un musée sur la danse traditionnelle de l’Awa Odori, et une salle où l’on peut assister, plusieurs fois par jour, à des démonstrations. J’avais déjà vu, l’autre soir, des

danseurs s’entraîner, mais c’était encore plus beau de les voir en costume. La musique aussi est envoûtante, et typiquement japonaise : le rythme donne envie de se joindre à la fête, et tous les instruments me sont inconnus, ce qui est encore plus attirant. A la fin de la démonstration, le public était invité à danser, et Mr Inoue m’a poussée à y aller avec les autres : je n’étais vraiment pas douée, et heureusement que nous étions assez nombreux pour que je me cache derrière les vrais danseurs ! Suite à ces cinq minutes de danse, une touriste venant du Mexique a gagné un « prix » de meilleure danseuse. Elle ne parlait pas un mot de japonais mais cela n’a pas découragé Inoue-san, qui a voulu lui faire la conversation une fois que nous étions sortis.

Ce soir, un jeune couple, Takako et Shun, partage le zenkonyadô avec moi. Ils sont très sympas, tout a fait représentatifs de la jeune génération qui veut s’émanciper des contraintes de la vie quotidienne « traditionnelle » qu’impose un emploi fixe, en entreprise. Ils vivent de petits boulots saisonniers : prof de snowboard l’hiver dans les « Alpes » japonaises, récolte de légumes l’été près de Kyôto…Et de plus, ils vivent ensemble sans être mariés, ce qui est encore assez rare au Japon ! Ils font le pèlerinage comme une sorte de loisir. Nous avons beaucoup parlé de toutes sortes de voyages. Ils m’ont dit qu’ici au Japon, on ne voit jamais la ligne d’horizon vraiment plate (sauf sur la mer), à cause des montagnes ou bien des villes. Cela avait l’air de les fasciner lorsque je leur ai dit qu’on la voyait partout en Islande, et que c’était aussi facilement faisable en France. Nous avons même parlé de la visibilité des étoiles dans les pays isolés et sauvages, et des aurores boréales…J’ai vraiment de la chance d’avoir déjà tant voyagé ! Mes deux voyages se dessinent comme complémentaires : en Islande, j’étais plus tournée vers la nature, tandis qu’ici, je vais davantage à la rencontre des autres, de mes semblables dans ce qu’ils ont de différent… La différence est plus flagrante ici, c’est évident, mais j’espère retourner en Islande un jour…

J 10, Mercredi 13 Juillet

Je suis toujours chez Inoue-san ! Hier, j’ai eu du mal à me lever et Inoue-san m’a proposé d’aller étudier au temple et de rester ici encore une nuit. Mais le résultat est que je suis restée seule toute la journée et que j’ai un peu déprimé. Je me suis occupée en lisant Harry Potter ! Le soir, les deux pèlerins qui sont venus passer la nuit n’étaient pas très loquaces, et la soirée n’avait rien à voir avec a veille. Lundi soir, Takako et Shun étaient vraiment très sympathiques et comme j’avais prévu de partir, Inoue-san m’a fait mille recommandations gentilles, c’était une bien meilleure soirée ! Il m’a même dit que s’il

m’arrivait le moindre problème, je pouvais lui téléphoner, et qu’il viendrait me chercher même à l’autre bout de Shikoku. Et finalement, je suis restée plus longtemps que prévu !

Ce matin, j’étais vraiment décidée à partir, je commençais même à empaqueter mes affaires, quand Inoue-san est venu me proposer de prendre le petit-déjeuner au kissaten, le fameux salon de thé où il est habitué… Je n’ai pas su dire non à la perspective de toasts dorés et d’un bon chocolat chaud ! Résultat, il m’a ensuite promenée dans divers endroits : au barrage de la Yoshino Gawa (le fleuve de Tokushima), chez une dame qui « étudie les pèlerins » (je n’ai pas réussi à comprendre ce qu’elle faisait exactement), dans une école et à un vieux sanctuaire shintô…Mais j’ai passé de nouveau l’après-midi seule. Je voulais envoyer des emails, mais il n’y avait personne dans la petite loge : je suis donc allée au manga kissa. C’est un genre de cybercafé d’ici. Un peu de nouveauté et de débrouillardise, voilà ce qu’il me fallait pour me sortir de la torpeur ambiante, aggravée par la chaleur assommante qui n’en finit pas. Je suis rentrée et j’ai continué de lire, puis je me suis remise à penser que si un français, ou au moins quelqu’un parlant anglais arrivait, ça me ferait du bien pour communiquer davantage…Et dans la minute qui suit, arrive Josh, Américain, pèlerin tout comme moi ! C’est vraiment une drôle de coïncidence…A chaque fois que j’entends des pas monter l’escalier vers le zenkonyadô je m’attends à voir Mr Inoue ou bien un autre pèlerin, et cette fois c’est un Occidental à peine plus âgé que moi. Il doit avoir une petite trentaine d’années, et est enseignant ici à Shikoku : il donne des cours d’anglais. Il est venu plusieurs fois au Japon et y a passé en tout trois ans et demi. Il est beaucoup plus à l’aise que moi pour parler en japonais ! C’est le premier étranger que je rencontre depuis que je suis ici. Nous avons passé la soirée à échanger nos impressions sur beaucoup de choses : les insectes, la nourriture, le caractère des Japonais, leur attitude envers les étrangers, leur politesse qui s’évapore dans les trains, où les gamins s’étendent sur deux sièges en laissant les grands-mères dans le couloir…C’était agréable de pouvoir parler de nos pays et de nos sentiments face au Japon. Avec mon niveau de japonais, je ne peux pas parler de mes impressions et cela fait un bien fou de pouvoir les exprimer enfin. J’ai souvent le sentiment d’être enfermée dans une bulle, et j’ai besoin d’en sortir pour respirer. Allez, je vais me laver, et demain, c’est certain, je pars ! Le moment de la douche est un pur bonheur ici, en comparaison des endroits précédents. Il fait tellement chaud, et la transpiration ajoutée à la crème solaire et au spray anti-moustiques (toujours aussi peu efficace), tout cela n’est vraiment pas très agréable. Juste après la douche, cette sensation revient : la moiteur ambiante fait que l’on transpire avant même d’être sec, et le spray anti-moustique reste indispensable, et renouvelle sa fonction de pellicule collante sur la peau…

J 12, Vendredi 15 Juillet

J'ai baigné mes jambes dans l'océan Pacifique ! Je l'avais aperçu de l'avion, mais cela ne compte pas : c'est la première fois que je vois cet Océan de l'autre bout de la Terre ! Moi si habituée à mon vieil Atlantique, je dois reconnaître que ce sont deux frères très semblables : même couleur, même odeur, et même goût ! J'ai l'impression de quelque chose de familier, et le simple fait d'être au bord de la mer me rassure et me rend enthousiaste pour la suite des aventures.

Me voici arrivée à Hiwasa, ville du temple Yakuôji, le numéro 23, et dernier de la province de Tokushima. J'ai donc rempli le contrat que j'avais conclu avec moi-même de visiter au moins l'une des quatre provinces en entier. Pourtant, rien qu'hier, je n'étais pas si bien partie pour cela. Je suis partie gaiement dès le matin vers le temple 17, à pied, d'où je comptais faire du stop. Il n'est que sept heures du matin, je suis déterminée et pleine de bonne volonté. Je dis au revoir à Mr Inoue qui me serre la main un nombre incalculable de fois avec ce qui ressemble à un air vaguement inquiet, et qui me demande de repasser le voir avant mon retour en France.

Je prends donc la route. Mon sac me fait déjà souffrir, mais je décide de faire comme les pèlerins qui, disent-ils, ouvrent leur cœur à Kôbo Daishi. Les rues étroites sont tout comme dans mon imaginaire d'avant le départ : des maisons traditionnelles, entourées de murets, forment un petit chemin calme en pleine ville. Une dame qui balaye devant sa porte s'arrête à la vue de mon habit de pèlerin, et me dit « Ganbatte kudasai ne… ». « Bon courage », mais pas seulement : cette expression, pour moi, a le sens de « je sais que ce que tu vis ne va pas être de tout repos, mais on compte sur toi pour être forte ! ». Je ne sais pas combien de fois j'ai pu l'entendre depuis que je suis ici. C'est une expression des plus communes en japonais, mais elle m'a souvent fait du bien, comme une preuve de bienveillance et de sympathie, comme si tout le Japon était derrière moi à me dire de m'accrocher pour continuer à aimer ce pays. Jusqu'au temple 17, plusieurs personnes m'arrêtent pour me demander quel est mon pays et me souhaiter bonne chance. Parmi eux, un vieux monsieur qui parle vite et qui mâche tous ses mots. Je comprends à peu près un mot par phrase, mais je réponds « oui » à chaque fois : il me semble que c'étaient encore, tout simplement, des encouragements.

C'est sur ce chemin semé de mots agréables que je prends la résolution de ne plus penser au poids de mon sac, et de ne penser qu'aux bonnes choses qui m'arrivent plutôt que

de me plaindre des mauvaises. Et pourtant, c'est au temple 17 que mon moral est tombé au plus bas depuis le début de ce voyage. Il est huit heures…Neuf heures…Dix heures…Personne en vue pour m'amener au prochain temple. Assise à l'ombre, je passe le temps comme je peux mais je n'arrive pas à m'empêcher de penser que je ne vais jamais pouvoir être au temple 23 le soir même. C'est pourtant le seul temple où il y a une possibilité de dormir gratuitement, après le temple 16. Je discute avec un homme et lui explique mon problème, mais il n'a pas l'air de se sentir concerné. Pourtant, une heure de déprime plus tard, je le vois revenir : il a dû être pris de remords ! Il me dit qu'il m'emmènera au temple 18, mais pas plus loin, car il ne peut pas. J'ai du mal à le comprendre quand il parle et apparemment il est un peu sourd et ne me comprend pas non plus. Au passage, en prenant mon sac, la bretelle craque : elle est maintenant sur le point de rompre, et ne tient plus que par un fil. Arrivée au temple 18, les lieux me semblent déserts, et bien plus isolés qu'au dernier temple. Par peur de rester coincée là en montagne, je me précipite sur les premières personnes rencontrées pour leur demander si elles veulent bien m'emmener. Je redoute tellement de passer la journée là assise en plein soleil au milieu des insectes que j'en oublie toute timidité. Ils acceptent mais sont assez froids. Il s'agit de deux femmes et un homme. Je remarque à leur façon de parler très conventionnelle que l'ambiance n'est pas décontractée : même entre eux, toutes les formules de politesse sont de rigueur. Arrivés au temple 19, ils me laissent sur le parking sans me proposer de m'emmener plus loin. Je passe le reste de l'après midi sur un banc dans le temple, à attendre des pèlerins en voiture qui ne viendront pas…

Est-il utile de préciser que c'est un très mauvais après-midi ? Tout cela me donne envie de demander conseil à quelqu'un, et je pense surtout à mes parents, mais je ne sais pas utiliser les cabines téléphoniques pour faire un appel en PCV. Je suis toujours sur mon banc quand un Japonais vient à ma rencontre et essaye de me parler en anglais. Toute à mes pensées peu enjouées, je n'essaye même pas de lui répondre en japonais. Il veut m'offrir à boire : mais je lui réponds que j'ai de l'eau. Il me dit que j'ai l'air très fatiguée et revient avec une petite bouteille qui, d'après ce que j'ai compris de l'étiquette, est un concentré de beta-carotène. J'avais remarqué que les boissons énergétiques, ou même spéciales pour le régime sont partout dans les distributeurs. En l'ouvrant, je me fais de belles taches orange vif sur mon short : et voilà mon japonais qui fouille dans son sac à la recherche d'échantillons de lessive ! Je lui demande alors s'il sait comment on fait un appel en PCV. Le problème, c'est que je ne connais pas le mot en japonais, mais seulement en anglais, et qu'il ne comprend pas. Il s'excuse et doit partir : il est pèlerin et a encore une longue route devant lui avant la fin de la journée. Me revoilà à déprimer sur ce banc à l'entrée du temple, regardant défiler les hordes

de touristes des voyages organisés en bus sans voir une seule personne susceptible de m'emmener en voiture. Une bonne heure après, qui vois-je arriver ? L'homme de tout à l'heure ! Il me dit qu'il s'est rendu au poste de police demander comment faire un PCV mais ce qu'ils lui ont expliqué, c'est comment faire un appel international. Ce n'est pas ce qu'il me faut (c'est beaucoup trop cher pour moi), mais entre temps j'ai trouvé dans mon dictionnaire l'équivalent japonais de « PCV » : comme quoi les rubriques « conversation usuelle » des dictionnaires de poche peut servir parfois ! Une fois de plus, Watanabe (c'est son nom) se démène de tous côtés, appelle un service qui lui donne des instructions qui le font encore téléphoner ailleurs… Toujours est-il qu'en fin de compte, en empruntant le téléphone du temple, je peux enfin passer mon appel. Si j'avais su toutes les péripéties et embêtements que ma demande a déclenché, je n'aurais jamais osé demander. Je suis quand même bien heureuse d'entendre la voix de mes parents, même au bureau du temple, entourée de six employés ! Cela doit donner un drôle de tableau : ce temple, comme beaucoup d'autres, n'a décidément rien d'un établissement de charité. Les employés travaillent sur ordinateur ou bien calligraphient à la chaîne des petits cartons qu'ils entassent ensuite dans de grosses caisses. Ils ne relèvent même pas la tête quand j'entre, sauf une dame qui, devant ma figure déconfite, quitte très rapidement son siège pour aller me chercher un tabouret, et recommence l'opération deux minutes après pour m'amener une bouteille d'eau. C'est aussi et même surtout son sourire réconfortant qui me fait du bien ! Elle est bien la seule à me faire cette impression dans ce bureau tout à fait impersonnel et plutôt intimidant.

C'est avec des sentiments de soulagement et de culpabilité mêlés que j'apprends ensuite que Watanabe m'offre la nuit au temple ! Il est trop tard pour qu'il rejoigne le lieu où il avait prévu de se rendre, et comme il reste au temple 19, il me propose d'y rester aussi. Nous voilà conduits chacun dans une chambre de style traditionnel, spacieuse et calme. Il y fait bien frais avec la climatisation. Tout est si propre et clair que j'ai l'impression de perturber la quiétude des lieux rien qu'en déposant mon gros sac à dos par terre. J'ai pu aussitôt prendre un bon bain. Watababe, qui, malgré mes tentatives de lui parler en japonais, continue à se débrouiller avec ses trois mots d'anglais, a même tenu à me montrer comment fonctionnaient les salles de bains japonaises. Bien sûr, je le savais déjà, et je me demande si j'ai l'air à ce point perdue pour qu'il me fasse de telles explications. Quoiqu'il en soit, il semble vraiment très gentil et attentif à ce que je ne sois perdue, ici. Le dîner est compris dans la note, et nous mangeons un bon repas : sashimi, légumes, soba (nouilles en soupe), riz…le tout suivi d'une bonne nuit. J'ai l'impression d'avoir vécu toute une aventure depuis le matin, alors même qu'en fin de compte, j'ai passé presque tout mon temps à attendre. Avant de

dormir, j’entends le bruit de feux d’artifice…et nous sommes le 14 Juillet ! En réalité, c’est pour un festival local, mais c’est tout aussi joli. En allant admirer ce feu d’artifice, je rencontre dans les couloirs mon premier cafard nippon, de taille impressionnante (il paraît qu’ils sont très fréquents) ainsi qu’un moustique vicieux qui s’acharne sur mes orteils.

Ce matin, après un petit déjeuner à la japonaise on ne peut plus déconcertant, mais pas si mauvais (œuf dur à manger avec du sel, épinards -ou du moins quelque chose qui y ressemblait- haricots rouges sucrés, riz avec algues séchées…), je retourne sur mon banc…et cette fois, je n’attends pas longtemps avant de trouver Mr et Mme Yamamoto, jeunes retraités (56 et 58 ans) très sympathiques et dynamiques, qui m’emmènent jusqu’au temple 23. Venant de Chiba, près de Tôkyô, ils parlent un japonais très standard que je comprends sans trop de mal, et nous parvenons à discuter sans problème. Ce fut un voyage très agréable ! Enfin, si l’on omet ce temple où il a fallu gravir un kilomètre de pente très rude : j’ai bien cru ne jamais y arriver ! Je n’imagine même pas comment j’aurais fait si j’avais eu à porter mon gros sac à ce moment là : heureusement, il était resté dans le coffre de la voiture. J’ai passé de bons moments dans cette voiture : ils avaient branché leur i-pod avec un système tellement moderne que je n’en avais jamais vu, et nous parcourions la belle montagne au gré de musiques japonaises bien reposantes… Par contre, ils n’étaient pas équipés du GPS que presque toutes les voitures japonaises possèdent, même les plus modestes. En effet, ils aiment la conduite comme un sport, et se relaient le volant pour grimper les chemins à pic et à flan de montagne. Les virages en épingle se succèdent ainsi que les routes éboulées donnant vue sur un vertige de falaise à couper le souffle : ils y trouvent leur bonheur, puisqu’ils me confient faire le pèlerinage de Shikoku pour le plaisir des paysages et de la conduite un peu sportive…

Il y aurait, je crois, beaucoup à dire sur les systèmes de GPS dans les voitures japonaises. En rassemblant tous mes souvenirs d’expériences de la voiture japonaise, j’ai bien l’impression que les Nippons utilisent cette forme de guidage pour un rien. En pleine montagne ou bien en ville, il n’est pas rare que le système ne soit pas très au point. On dépense beaucoup plus d’énergie à essayer de décrypter les semblants de route affichés sur l’écran qu’on n’en utiliserait à se servir d’une simple carte routière. Et le plus souvent, on finit par se fier aux indications sur la route, et par éteindre d’un geste agacé le signal du GPS qui dit, d’une voix de jeune fille bien éduquée : «cher propriétaire, dans deux cents mètres, il faut tourner à gauche…cher propriétaire, dans cent mètres, il faut tourner à gauche…cher propriétaire, dans un instant, il faut tourner à gauche…». Quant aux cartes, lorsqu’on en utilise, elles ont une allure bien bizarre. Je ne doute pas que les vraies cartes routières du type « Michelin » existent au Japon, mais pour les routes de Shikoku, elles se permettent toutes les

fantaisies. Le trajet est signalé sur des illustrations qui ressemblent plus à des dessins qu'à des cartes. Les arbres, les petites maisons y sont, mais les routes secondaires ne sont qu'esquissées (pratique lorsqu'on se perd et qu'on en prend une par mégarde !) et lorsqu'il faut suivre la route tout droit pendant un long moment, les proportions ne sont pas respectées, et on ramène cette portion à quelques centimètres, afin de gagner de l'espace. C'est plus joli, alors ces cartes sont, il me semble, largement préférées. Je me demande vraiment si c'est possible de s'en servir sans être sans cesse en train de se demander si on est bien sur la bonne route !

Après la visite du temple 23, je dis au revoir aux Yamamoto. Nous échangeons nos emails, ils repartent et je m'en vais chercher l'endroit où il est indiqué que l'on peut dormir gratuitement : le zenkonyadô du « hashimoto restaurant ». Normalement, on dort dans un bus aménagé à un kilomètre du restaurant. D'emblée, le propriétaire ne me semble pas très aimable. On me dit que pour ce soir et après demain, je pourrai dormir dans une pièce attenante au restaurant, mais qu'elle est louée pour demain, et que je dormirai donc une nuit dans le bus. Le dîner et le petit déjeuner sont offerts par le restaurant : pas de raisons de se plaindre, au contraire…Mais pourtant je sens déjà le patron un peu rude lorsqu'il m'emmène voir le bus. Il m'emmène en camionnette pour me montrer le chemin, car il y transporte en même temps un pèlerin qui va dormir sur place. Il me parle très sèchement et j'ai beaucoup de mal à le comprendre. Il m'indique avec l'index où je dois me mettre : je comprends juste que je dois monter dans la camionnette et il manque de me claquer la portière sur les jambes pour me faire comprendre que je dois m'asseoir.

J'ai ensuite passé l'après-midi à visiter la ville, et surtout à contempler la mer…Cela me manquait, et m'a mit du baume au cœur ! S'asseoir dans le sable, ou respirer des odeurs marines en passant au milieu des filets de pêche sur le port : voilà qui me réconforte, me procure des sensations familières. Près du restaurant, il y a aussi un endroit construit pour les pèlerins, mais que tous les passants peuvent utiliser : c'est une sorte de bain de pieds avec de l'eau de source très chaude. C'est la méthode japonaise : détente, certes, mais en transformant ses pieds en écrevisses et, au passage, en transpirant avec l'eau bouillante, comme si les 35° ambiants ne suffisaient pas. J'ai rencontré là une dame un peu originale, Mme Terada, avec qui j'ai discuté. C'est peut-être parce que, comme elle m'a dit, j'ai l'âge de sa fille, ou bien simplement parce qu'elle est très bavarde, mais elle ne s'est plus arrêtée de me parler de toute la fin de l'après-midi. J'étais bien contente d'avoir quelqu'un pour discuter, et de trouver un peu de chaleur humaine ! Elle m'a proposé d'aller ensemble au sentô : autant qu'un bain public, c'est un peu un lieu de loisirs, et elle n'a que ça à faire pour tuer le temps en attendant

son mari, pris par son travail et qui doit la ramener chez eux ensuite. Comme le zenkonyadô n'a pas de douche, c'était pour moi l'occasion idéale de m'y rendre, d'autant que ce sentô est un onsen, c'est-à-dire qu'il est alimenté par une source naturelle. C'est la première fois que je teste cela ! Sur place, j'ai droit à des cours de lavage à la japonaise. Il faut être propre avant de plonger dans l'eau, et on ne doit pas s'y prendre n'importe comment. On savonne la serviette et on se frotte très fort avec ! Nous passons un très bon moment, et je parviens même à entrer jusqu'à la taille dans l'eau extrêmement chaude du bain…où les japonais se plongent entièrement sans sourciller !

Le retour au restaurant est beaucoup moins gai…Le propriétaire, que j'appelerai Hashimoto-san, bien que je ne sois pas sûre de son nom, m'a dit de rentrer avant 20h car il doit fermer la porte de la pièce où je dors à clé. Il doit l'ouvrir pour moi quand je rentre, et comme il part du restaurant à 20h, je dois être à l'heure. J'avais déjà, dans l'après midi, eu quelques soucis à comprendre toutes ces manoeuvres autour de la porte à fermer à clé. J'étais rentrée à 18h pour le dîner « offert » (je me demande encore à quoi sert d'offrir un repas quand on le fait avec une si mauvaise humeur et en désignant les plats et le lavabo de l'index, pour signifier qu'il faut les laver…). Il m'avait déjà semblé bien agacé par le fait que je ne comprenne pas ce qu'il disait, alors que je comprenais lorsque Mme Terada me réexpliquait ce qu'il venait de dire. Le fait est qu'il est beaucoup plus facile de comprendre les paroles d'une femme, parlant un japonais standard et poli, que d'un homme, qui aura davantage tendance à mâcher ses mots et à parler d'une façon un peu rude. Qui plus est, Hashimoto-san ne se gêne pas pour employer le Ôsaka-ben, c'est-à-dire le dialecte régional des environs d'Ôsaka. Pourtant, il a l'air de croire que je le fais exprès, et que ce n'est que pour lui être désagréable que je lui fait répéter dix fois ses explications sans les comprendre, alors que je comprends de suite quand Mme Terada me dit la même chose, mais avec un langage plus lent et beaucoup plus conforme à ce que j'ai pu apprendre en cours, en France.

Quoiqu'il en soit, alors que j'arrive, à 20h, Hashimoto-san me dit de passer par les cuisines, à l'intérieur. Comme Mme Terada attend dehors, croyant que je vais repasser par le devant du restaurant avant de rentrer, je veux faire comprendre à ce monsieur que je vais d'abord dire au revoir à Mme Terada. Le début des incompréhensions commence…Après coup, je crois qu'il a pensé que je voulais ressortir pour la soirée, ou bien que je voulais faire rentrer Mme Terada dans la chambre où je dormais. Il avait l'air plus que méfiant envers cette Mme Terada : apparemment, pour lui, je n'aurais pas dû discuter avec elle, puisque je ne la connais pas. Il me demande si je veux sortir après : il n'est que 20h, et Mme Terada attend son mari qui doit venir la chercher à 20h30. A ce moment-là, je n'avais pas compris à quel point il

s'était mépris sur mes intentions, et de façon tout à fait innocente, je lui répond que si ça ne le dérange pas, oui, je veux bien ressortir, mais seulement si c'est possible. S'ensuit alors une quantité de phrases interro-négatives auxquelles je ne sais pas s'il faut répondre par oui ou par non, la logique de la phrase japonaise dans ces cas-là étant différente de la nôtre. Je ne comprends plus rien du tout, je perds mes moyens, et je ne sais plus dire que « je ne sais pas ». De plus, en japonais, dire « je ne sais pas » à une question que l'on a comprise mais à laquelle on ne sait pas répondre, et « je ne comprends pas », se disent de la même façon… Rien de mieux pour achever d'énerver mon hôte qui, véritablement excédé, sort devant le restaurant. Mme Terada n'est plus là. Je ne comprends plus rien, sauf au moment où je me fais franchement crier dessus, Hashimoto me disant que je n'en fais qu'à ma tête et qu'ici, ce n'est pas chez moi ! Il téléphone même à quelqu'un qui, sûrement, est censé m'expliquer la situation plus calmement. Je comprends à ce qu'il dit à cette personne que je suis une étrangère qui n'a rien à faire là puisque je ne comprends pas la langue, et que je suis vraiment détestable. Quand il me tend le téléphone, pourtant, je n'entends que des « allo ? » et aucune explication. Il finit par partir en me disant de rester là, sans bouger, pour dormir. Avec tout ça, je craque dès qu'il a le dos tourné. J'aurais bien été d'accord pour rester ici sans bouger, je n'ai rien demandé, mais apparemment j'ai dû lui répondre tout de travers. Il revient malgré tout, l'air calmé, et me pose des questions simples. Il ferme la porte à clé, je ne sors pas, personne ne vient, d'accord ? Je lui réponds en essayant de mettre tout mon cœur dans mon intonation, pour qu'il comprenne que depuis le début, j'étais d'accord, ce que je ne saurais pas lui expliquer par des mots. Radouci, il m'explique que le lendemain, je dois être partie pour le zenkonyadô dans le bus avant 9h, car il a des clients qui vont arriver nombreux. Il m'installe même une petite lampe éclairant un peu la grande salle de restaurant toute noire, pour que je puisse la traverser pour aller aux toilettes.

Demain, il y a une fête et un feu d'artifice qui se finissent tard, j'avais bien envie d'aller me promener le soir. Le bus est à un kilomètre de la ville, alors je verrai si je ne dors pas à l'auberge de jeunesse. J'ai quand même eu de la chance, car j'arrive pile pendant un week-end de festival !

J 14, Dimanche 17 juillet

Hier, je n'ai rencontré personne et j'ai passé la journée toute seule mais entourée, en quelque sorte, car cela ne m'a pas empêché de bien m'occuper.

Dès le matin, j'ai dû déménager mes affaires au bus-zenkonyadô : et c'est parti pour 1,5km (plus que prévu) sous le soleil avec 15 kilos sur le dos ! Je marche sans trop de mal, mais une fois arrivée, ce qui m'attend n'est pas terrible. Imaginez, il fait 35° dehors, et vous entrez dans un bus qui ressemble à un aquarium, de par toutes ses fenêtres fermées, mais aussi à une boîte de conserve, avec ses parois en tôle…C'est un vrai sauna ! Rester dedans, même sans bouger, n'est pas supportable. Heureusement, il y a deux ventilateurs. Il ne me reste plus qu'à les diriger vers moi et à rester comme cela à recevoir l'air tiède sans faire trop de mouvements. Je décidé de laisser mes affaires sur place et de passer la journée dehors, c'est impossible de rester dans cette étuve. Cela ne me plaît pas beaucoup de laisser mon sac ici, car le bus aménagé est stationné sur un genre de parking qui ressemble plutôt à une décharge, avec une carcasse de voiture dans un coin, sur le bord de la nationale. C'est assez isolé, il y a peu de maisons alentours. Je n'ai pas le choix, je ne peux pas traîner mon sac avec moi. J'emporte toutes les affaires importantes avec moi et je pars. Je n'ai eu pour tout petit déjeuner que deux mochi qui avaient un peu souffert de la chaleur, transportés depuis chez Mr Inoue. Normalement le restaurant Hashimoto propose le petit-déjeuner aux pèlerins, mais mon hôte m'a dit ce matin qu'il ne me le ferait pas : pour me voir partir plus vite ?

En chemin, je me suis acheté une drôle de glace. Il s'agit d'une petite bouteille en plastique souple dont on coupe le « bouchon » pour aspirer l'intérieur, qui est fait de calpis congelé. Qu'est-ce que le calpis ? A vrai dire, je ne sais pas trop, mais ça a le goût du liquide qui se forme parfois sur le dessus des yaourts, et c'est plutôt bon.

Je repars ensuite vers la mer. J'ai emporté maillot de bain et crème solaire, prête pour une journée tranquille à profiter des lieux. Arrivée sur la plage, je vois des pancartes interdisant toute baignade pour cause de danger…Faute de mieux, je me promène un peu aux alentours et prends de beaux coups de soleil. Ce n'est pas faute d'avoir mis de la crème, mais la moiteur ambiante rend la peau si humide que la crème ne tient pas.

Pour déjeuner, je n'ai pas d'autre choix que le restaurant de udon : j'arrive à m'en tirer pour pas trop cher. J'ai l'impression d'avoir la poisse ici : je me suis assise à la seule table du restaurant qui soit dépourvue de carafe d'eau, et j'ai terriblement soif. Quand je réclame à boire, on m'amène de l'eau verre par verre, et les serveuses sont si occupées que malgré la soupe brûlante des udon, je me contenterai de deux petits verres. Si la soupe est brûlante, elle ne doit malgré tout pas l'être assez, car l'œuf n'y cuit pas comme il devrait et je me retrouve avec du blanc d'œuf cru nageant dans mes pâtes. J'ai déjà testé ces « tsukimi » udon (« où l'on voit la lune », c'est-à-dire avec un œuf entier cuit dans le bouillon) pour savoir que ces filaments blancs peu appétissants ne devraient pas être là !

J’ai ensuite attendu 16h, heure du début du matsuri. C’est un festival des tortues de mer, symboles de la ville. Ces « umigame » viennent pondre sur les plages d’Hiwasa tous les ans, et cela donne lieu à un triathlon et à une fête suivie d’un feu d’artifice.

Pendant ce temps, je fais une petite sieste à l’ombre et rencontre un bonze qui fait le pèlerinage en boucle depuis six ans…Ce n’est pas le premier personnage un peu particulier que je rencontre, mais c’est toujours aussi impressionnant d’être face à quelqu’un qui fait preuve d’autant de ténacité.

Arrive enfin l’heure : le festival débute par une parade. Je suis épatée par les enfants d’à peine dix ans qui assurent l’ensemble de la fanfare : sous un soleil de plomb, en uniforme sombre et grosses chaussettes, je vois des petites filles aux joues cramoisies souffler de toutes leurs forces dans des tubas sans sourciller… Le matsuri se poursuit avec une cérémonie shintô dédiée aux tortues, devant un sanctuaire. C’est la première fois que je vois cela de mes propres yeux, après en avoir tant entendu parler. Je suis fascinée même si je ne comprends rien : le costume du prêtre « kannushi », sa diction, sa façon d’agiter des branches d’arbre sacré…Les prières sont suivies par la présentation, un par un, des invités de marque, selon un protocole qui semble ne jamais avoir de fin. Là-dessus, les écolières concluent avec une petite danse figurant les dieux.

Le programme est rigoureusement suivi, à la minute près. Tout est chronométré et chaque partie ne déborde surtout pas de son créneau horaire. Je ne peux pas m’empêcher de penser qu’en France, tout commencerait forcément avec un peu de retard, et qu’avec tant d’activités différentes minutées, on se retrouverait avec un retard conséquent à la fin de la journée. Ici, il n’en est rien. La suite, donc, consiste à libérer des tortues, deux adultes et quelques bébés, sur la plage. Tout le monde se presse pour les voir se mettre à l’eau et prendre des photos. La moitié du public se fait généreusement tremper par les grosses vagues dans une bonne humeur générale, malgré les appareils photos et caméras mouillés.

On se retrouve ensuite dans le terrain de sport de l’école, pour la véritable fête. Pour manger, j’ai eu envie de tester les tacoyaki. Il y avait bien des saucisses et des frites, mais je préfère toujours essayer les spécialités japonaises...Je ne regrette pas de connaître les taco yaki, mais pour le coup, je n’ai pas vraiment apprécie : il s’agit en fait de tentacules de poulpe enrobées dans des boulettes de friture… Le poulpe, passe encore, mais c’est surtout la pâte autour que je n’ai pas trouvé très agréable.

Les danses et les présentations des organisateurs et invités n’en finissent plus. Un jeune néo-zélandais se trouve là, pour participer au triathlon. Il parle couramment japonais et plaisante avec le public. Je mesure toute l’étendue du chemin qu’il me reste à parcourir pour

parvenir à son niveau, et je dois dire que le gouffre est assez immense. Je comprends à peine de quoi il parle !

On présente aussi un spectacle pour enfants, apparemment adapté d'un dessin animé. Il s'agit de super héroïnes dont l'amitié permet de vaincre des méchants très bêtes. Je ne peux pas m'empêcher de faire la comparaison avec ce que j'avais vu, l'an dernier en Islande, dans le petit hameau de Borgarfjördur. Des marionnettistes étaient venues donner un spectacle pour les enfants. D'un côté, de la musique vaguement techno assourdissante et des costumes en plastique, de l'autre, des animaux en peluche et des comptines bien calmes… Les deux styles sont complètement aux antipodes, et je ne sais pas si je peux pousser le parallèle de cette comparaison pour dire que cela représente bien les différences entre les deux cultures : cela serait sans doute aller beaucoup trop loin. Cependant, je crois que je préfère largement le petit spectacle islandais, même s'il était sans prétention, joué sur un parking face à la quinzaine d'enfants que totalisait le village.

Le matsuri s'est terminé sur une danse d'Awa Odori, pendant laquelle les danseurs costumés sont descendus parmi le public. Décidément, j'adore l'ambiance dégagée par les rythmes de cette musique. Ils accélèrent, accélèrent, et les danseurs dansent de plus en plus vite, et on se sent littéralement envoûté. C'est assez impressionnant et je comprends la renommée nationale de l'Awa odori.

Enfin, nous sommes arrivés à la dernière partie de la fête, la plus surprenante pour moi. Je ne savais pas encore ce qui allait se passer, et tout ce que je comprenais, c'était la présentatrice du spectacle qui ne cessait de crier « reculez, c'est dangereux, écartez les enfants ». La suite consistait en un « mochi nage » : un lancé de mochi ! On a apporté des caisses sur la scène, et les participants au spectacle y ont pioché des dizaines et des dizaines de sachets de friandises qu'ils ont jeté sur la foule. Le public, qui s'était montré très calme et sage tout au long de la soirée, s'est rué de tous les côtés pour en attraper un maximum. Oubliées, les convenances qui, encore cinq minutes auparavant, leur dictaient d'applaudir quand il convenait, de se tasser sans parler comme de bons spectateurs. Ils se sont jetés sauvagement à terre, ou bien les uns sur les autres (je comprends pourquoi la présentatrice disait que des enfants pouvaient être piétinés), pour remplir parfois plusieurs sacs avec avidité. J'ai vaguement essayé d'en attraper quelques-uns, mais comme je n'osais pas jouer le jeu de la folie collective, je n'ai reçu que celui qu'un monsieur aux bras trop chargés m'a mis dans les mains en riant. J'ai même vu plusieurs personnes se frotter la tête après avoir reçu un atterrissage de paquets mal visé. Toute cette foule s'est ensuite dirigée vers le pont illuminé de lanternes multicolores pour assister à un superbe feu d'artifice long d'une bonne demi-

heure. Ce n'est que le second feu d'artifice nippon auquel j'assiste, mais ils sont vraiment plus longs, plus fournis, plus originaux et, en somme, plus beaux qu'en France.

Il faisait nuit noire lorsque je suis rentrée vers le bus. Heureusement, j'avais une lampe avec moi. Je n'aurais pas osé, autrement, m'engager dans les petits trottoirs obscurs le long de la nationale. J'ai rencontré plusieurs petits crabes dans les coins sombres, et j'ai surtout eu l'impression –horreur- de sentir des toiles d'araignées sur ma peau. Etant donné que j'avais vu, de jour, de très nombreuses araignées de taille impressionnante dans les buissons bordant la route, je n'ai pas voulu m'attarder. A la pensée d'araignées se posant sur moi dans le noir, je me suis dit que si je courais, elles n'auraient pas le temps de monter sur moi. J'ai fermé la bouche, rassemblé tout mon courage (pas d'autre choix que d'avancer, malgré ma peur de ces bestioles !) et c'est ainsi que je me suis retrouvée à courir toute seule dans le noir le long de la route. C'est sûr, ça me fera des souvenirs !

Arrivée au bus, j'ai constaté qu'il n'y avait personne d'autre qui y dormait, et que mes bagages n'avaient pas bougé. Mes vêtements et toutes mes affaires à l'intérieur de mon sac étaient aussi chauds que si je venais de les poser sur un chauffage ! Sachant que cela était dû à la concentration des rayons du soleil dans le bus, mais qu'il faisait nuit depuis au moins trois bonnes heures, je n'ose pas imaginer jusqu'où la température a pu monter à l'intérieur du zenkonyadô…

Je n'étais pas très rassurée de passer la nuit seule ici dans cet endroit pour le moins glauque, et plutôt contente à l'idée de retourner au restaurant ce matin. Cependant, mon toujours aussi aimable hôte est venu me dire, dans la matinée, que je n'y retournerais pas, et que je devais rester là aujourd'hui encore. Que faire ? Rien d'autre que rester sous les ventilateurs…Il fait si chaud, je ne sais pas si j'aurai le courage de refaire un kilomètre et demi en plein soleil pour aller jusqu'au temple. Il faudra bien que je bouge malgré tout, ne serait-ce que pour manger ou pour me laver. Je n'ai pas pu prendre de douche ni avoir accès à aucun point d'eau depuis avant-hier, et avec cette chaleur, c'est vraiment difficile.

20h

Aujourd'hui, je me suis ennuyée du matin jusqu'au soir. La chaleur m'a coupé toute envie de bouger, et d'ailleurs, où aurais-je pu aller ? Nous sommes dimanche, et le temple est plein de visiteurs pressés qui ne sont pas des pèlerins, ce qui ne me donne rien de bien intéressant de ce côté-là. Il faisait encore une chaleur abominable et j'ai passé une bonne partie de mon temps sur un banc à l'ombre d'une tonnelle. Un vieux monsieur était près de

moi pendant un long moment avec son petit chien, un teckel à poils longs qui, m'a-t-il dit, n'a que sept mois. Ce n'est pas le premier japonais que je vois montrer autant d'affection pour son chien. Il lui parlait, le mettait sur ses genoux, avait amené une petite coupelle d'eau, et le promenait de par et d'autre du jardin public. C'était un spectacle plutôt mignon. Il lui caressait même tout doucement les pattes en le portant.

J'ai attendu que la chaleur baisse un peu, et en fin d'après-midi, je suis enfin allée me laver. Cela m'a fait un bien fou ! L'avantage du sento, c'est que l'on peut y rester longtemps, à faire des aller-retour entre les bains et les douches, et alterner l'eau bouillante pour se détendre et l'eau fraîche.

Quand je suis rentrée au bus, un autre pèlerin se trouvait là, mais il n'a pas voulu rester car, disait-il, ce n'était pas bien qu'un homme dorme dans le même endroit qu'une jeune fille. Pourtant, pour moi, il n'y avait aucun problème, au contraire. On peut tirer un rideau pour séparer le bus en deux, et puis je ne me sens pas rassurée ici toute seule. Quand notre encore-aussi-aimable hôte est venu apporter un dîner, le pèlerin lui a confié ce souci. Hashimoto-san lui a répondu sèchement que de toutes façons un autre homme allait arriver. Moi, je m'en fiche, mais dans ce pays où, peut-être encore plus qu'ailleurs, faire dormir ensemble une fille et plusieurs hommes est mal vu, cela montre bien que je suis le dernier de ses soucis… A cause de cela, au lieu d'emmener ou moi ou l'autre pèlerin dans la chambre au restaurant, il est reparti, et cet autre pèlerin a décidé de s'en aller dormir sur un banc plutôt que de rester avec moi, ce qui ne lui semblait pas du tout convenable.

J'ai ensuite dû affronter des moustiques grouillant par dizaines pour me rendre aux toilettes et faire un brin de lessive. A côté du bus on trouve une machine à laver cassée et pleine de terre, un tuyau d'arrosage au robinet défectueux et une bassine trouée : c'est avec cela que j'ai lavé mes vêtements.

L' « homme » qui devait venir ce soir est en fait un jeune Tokyoïte de 21 ans, Kawamichi, et je dois avouer qu'il m'est bien agréable d'avoir quelqu'un de mon âge pour me tenir compagnie. Nous avons discuté de beaucoup de choses. Il était très timide et paraissait très cultivé. En me parlant de la France, il m'a énuméré les philosophes occidentaux qu'il avait étudiés au lycée, et je dois dire qu'il les connaissait certainement mieux que moi ! Cependant, ce soir, j'ai remarqué quelque chose de beaucoup moins agréable. Il semble que le bus soit infesté de cafards. Attirés par l'odeur du repas apporté par Hashimoto-san, deux gros cafards d'une bonne dizaine de centimètres de long (et oui, tous les insectes au Japon sont de taille bien plus impressionnante que par chez nous) se sont risqués à parcourir le plateau pour profiter du riz. L'un a ensuite filé dans les couvertures, et l'autre sous le tatami (sur lequel je

vais dormir…). Je ne suis vraiment pas rassurée ! J'ai trouvé une bombe de produit contre les insectes et j'en ai mis partout, mais d'après les dessins sur l'emballage, cela n'est pas efficace contre les grosses bêtes que sont les « gokiburi », ces chers cafards… Même en France, je n'avais encore jamais vu de cafards, et pour le coup, je dois dire que je sais ce qu'est le bruit de leurs pattes courant sur les murs…Je ne suis pas sûre de bien dormir avec ces bêtes qui peuvent rentrer dans mes draps à n'importe quel moment, et à vrai dire, je suis plutôt contente de repartir demain.

Les insectes sont vraiment un point noir de l'été japonais. Les guêpes aussi sont énormes (environ cinq centimètres de long) et très agressives et dangereuses. Hier, l'une d'elle est rentrée dans le bus. Bien sûr, comme tout insecte pris au piège dans un lieu vitré, elle ne cessait de se taper contre les fenêtres et était très agitée. Je ne pouvais pas l'ignorer, car c'est tout de même dangereux ; je ne pouvais pas non plus rester là à la fixer en attendant qu'elle s'en aille. Ce genre de situation est tout à fait de celles où, chez moi, j'aurais appelé tout de suite quelqu'un au secours. Mais bien sûr, j'étais absolument seule. Je me suis armée d'une chaussure et d'un éventail et j'ai commencé à m'approcher. Il me suffisait de seulement bouger pour qu'elle s'agite en tous sens. Instinctivement, je virais d'un bout à l'autre du bus en me disant que j'aurais moins de chances d'être piquée si je restais en mouvement. Finalement, j'ai eu un réflexe que je n'aurais jamais pensé être capable d'avoir dans d'autres circonstances. Alors que la guêpe filait droit vers moi, je l'ai frappée en plein vol avec l'éventail, et du même coup, envoyée dehors par la porte. Je raconte cela comme une épopée héroïque formidable alors que ce n'était qu'une petite chasse à la bestiole, mais je suis suffisamment terrorisée par les insectes en tout genre, dans la vie de tous les jours, pour que je m'étonne moi-même d'avoir gardé mon sang-froid. Après tout, ce n'était pas compliqué : je n'avais pas le choix.

J 15, Lundi 18 juillet

Revirement dans mon itinéraire ! Je suis de retour chez Inoue-san ! Ce matin, en partant du bus, je ne savais pas trop où aller. Kawamichi, qui effectue le pèlerinage à vélo, m'avais proposé de m'emmener sur son porte-bagages. Nous en avions un peu parlé hier et c'est vrai que le programme semblait attirant. Sur plus de 90 Km, la route est plate, bordée d'un côté par la mer et de l'autre par les montagnes. Nous aurions pu planter nos tentes sur les plages qui ne manquent pas dans la région…mais quand nous avons empaqueté nos affaires, il apparaissait évident que deux personnes et deux sacs de voyages énormes ne pourraient pas

aller bien loin sur une maigre bicyclette. Nous nous sommes donc séparés. Kawamichi avait l'air assez inquiet de me voir seule sans que je sache exactement où aller. Je n'osais pas trop avouer que je commençais déjà à rebrousser chemin dans ma tête. J'aurais éventuellement pu continuer à faire du stop. Le prochain temple est à plusieurs jours de marche et quelques heures en voiture, et il n'y a pas là bas d'endroit où dormir gratuitement. Mais même seule, après tout, j'aurais pu planter ma tente sur la plage. La perspective de beaux paysages et du camping face à la mer est attrayante, mais le fait de devoir attendre des heures les pèlerins qui voudraient bien m'y emmener l'est beaucoup moins…De plus, affronter les insectes, la solitude (en dormant seule dans un coin isolé), les longues recherches pour trouver à manger, ne sont pas vraiment des aspects enrichissants du voyage. Je veux bien prendre les difficultés à bras le corps et me montrer courageuse, mais pas si le seul but et de me morfondre toute seule au fond de ma toile de tente : je n'apprendrais rien et ne rencontrerais personne pendant ce temps-là. Je suis assez fatiguée de passer mon temps à chercher où dormir, tout cela pour me retrouver dans des endroits où, parfois, je ne peux rien faire d'autre qu'attendre que le temps passe, pour recommencer et espérer avoir plus de chance le lendemain. En réfléchissant bien, j'ai pensé à plein de choses que je pourrais faire chez Inoue-san. Comme il m'avait dit de ne pas hésiter à revenir en cas de besoin, je lui ai téléphoné. Un couple de passants m'ont montré comment utiliser les fameux téléphones dont le mode d'emploi change suivant le type de numéro que l'on veut appeler et la compagnie du téléphone. Inoue-san a tout de suite accepté que je revienne à Tokushima, et m'a même dit qu'il viendrait me rejoindre à la gare ! La perspective d'avoir des jours moins durs et plus constructifs devant moi m'a rendu tout à coup beaucoup plus optimiste. J'ai réussi à décrypter les horaires et tarifs des trains (là encore, sur des tableaux indiquant toutes les variations de tarifs selon les terminus et les types de trains empruntés), et j'ai attendu celui d'Hiwasa pour Tokushima. J'aime les trains et les départs, et j'ai beaucoup apprécié le trajet. Les rails passaient au travers de ce qui semblait être une vraie jungle de bambous. Une petite grand-mère est venue s'asseoir à côté de moi, et, voyant mes équipements de pèlerin, a engagé la conversation. Elle semblait un peu perdue dans ses paroles, et elle m'a laissé une impression un peu bizarre. Elle avait l'air très gentille et très triste. Elle m'a offert des bonbons en me disant qu'elle était pianiste autrefois mais que (en me montrant ses poignets bandés) elle ne pouvait plus jouer à cause d'une maladie. Drôle de rencontre…

A peine avais-je retrouvé Inoue-san, que le même rythme de visites ici et là a repris. Il m'a embarquée dans son taxi et s'est arrêté au pachinko du quartier. Il s'agit d'une grande salle avec des machines à sous. Je n'ai rien compris à leur fonctionnement, malgré les

explications de Inoue-san, car la musique y est pire que dans une boîte de nuit ! Il m'a présenté de nombreux habitués de sa connaissance. Apparemment, il existe une véritable addiction à ce jeu. On dit que certains japonais y passent leurs journées pour oublier leurs soucis du quotidien, abrutis par les bruits et les écrans lumineux. Je ne doute pas que ça les empêche de penser, car pour quelqu'un comme moi qui n'y suis pas habituée, c'est difficilement supportable même un quart d'heure ! Quoiqu'il en soit, Inoue-san m'a dit qu'il avait arrêté. Il y passait beaucoup de temps (et certainement, d'argent !) auparavant et n'y joue plus aujourd'hui. Le détail qui m'a frappé est la salle de repos. Il existe un petit coin en retrait, où la musique est largement affaiblie, et où l'on peut boire et manger, avant de retourner jouer. Cela m'évoque véritablement les personnes qui choisissent tristement de passer leur vie au pachinko…

Ensuite, nous avons déjeuné de udon dans un petit restaurant où travaillent des amies de Mr Inoue qui, décidemment, connaît tout le monde ici ! On m'y offre même des dango, brochettes de boulettes de riz assaisonnées à différentes sauces. Ce n'est pas la première fois que j'en mange et j'adore ça. Les deux dames du restaurant s'extasient sur ma façon de manier les baguettes, pourtant pas si formidable, puisqu'elles viennent à ma rescousse avec une cuillère quelques instants plus tard.

J'ai passé l'après-midi à lire et à réfléchir à la suite du programme. J'en ai parlé à Inoue-san qui a bien ri à entendre mon épisode des cafards, et qui raconte maintenant à qui veut l'entendre, en plaisantant bien sûr, que ce sont les cafards qui m'ont fait rebrousser chemin à Hiwasa. De façon plus sérieuse, il m'a bien dit que tous les zenkonyadô n'étaient pas tous aussi agréables que le sien, et qu'il avait entendu parler de celui de Hashimoto-san. Son bus était auparavant situé juste devant le restaurant, et sans qu'on sache pourquoi, il a été éloigné et ressemble maintenant à un lieu bien glauque…Et lui, qui se désigne pour rire comme le meilleur habitant de Shikoku, n'a pas l'air de beaucoup apprécier ce Mr Hashimoto !

Inoue-san m'a proposé de m'emmener au temple 88, le dernier, pour étudier la fin du parcours, ce qui sera plus facile car les derniers temples sont tous en zone assez urbanisée, et en terrain plat, sans montagnes. Les montagnes japonaises sont très jolies, mais les pentes sont rudes ! Ce qui me pose un peu problème est la question du transport. Faire du stop en sens inverse du parcours risque d'être très difficile. Enfin, on verra bien ce que cela donnera !

Ce soir, Inoue-san m'a emmenée dans une boulangerie à la française. Il ne l'a pas dit mais je crois qu'il a deviné que toutes ces aventures m'ont un peu donné le mal du pays. Nous avons mangé ensemble, avec sa femme, du pain aussi bon qu'en France, et une sorte de brioche digne d'une véritable boulangerie de chez nous. Mme Inoue, toujours aussi gentille,

m’a donné tous les restes pour demain matin. Nous avons passé un bon moment à comparer les habitudes liées au pain et France et au riz au Japon, étant donné que ce sont les deux aliments traditionnels de base de nos nourritures respectives. Comme je leur expliquais aussi en quoi consistait un petit-déjeuner français, et que beaucoup de gens buvaient du café au lait le matin, Mr Inoue a envoyé sa femme acheter une boisson nommée « caféoré ». Il s’agit de café et de lait sucré, et c’était très drôle quand je leur ai expliqué que ce nom, caféoré, était la transcription de nôtre « café au lait ».

Autre chose qui n’a rien à voir : j’ai remarqué que le rapport des japonais aux insectes est curieux. Même s’ils ne les aiment pas beaucoup, ils semblent tous trouver ridicule l’idée qu’on puisse en avoir peur. Ce midi, c’était l’anniversaire de Inoue-san, et ses enfants et petits-enfants sont venus lui rendre visite. L’un d’entre eux se promenait avec une petite boîte avec deux énormes insectes à l’intérieur. Il s’agissait des « kabuto mushi ». Ce sont des gros scarabées (ils ressemblent assez à nos lucanes), à la carapace noir brillante, dotés pour les mâles d’impressionnantes « cornes » et mesurant plus d’une dizaine de centimètres de long. Ici, les enfants aiment les prendre dans leurs mains et jouer avec ! On le retrouve même en jouets de plastique, en forme de ballon ou comme motifs sur les t-shirts. Ils les ont sortis de leur boîte et les ont promené sur leurs bras. J’étais malgré tout assez intriguée et j’ai touché à ces grosses bébêtes ; je n’ai pas osé, par contre, les prendre dans mes mains pour les laisser gambader sur ma peau !

Ici, j’ai retrouvé les moustiques. A Hiwasa, j’en ai vu par dizaine, mais curieusement ils ne m’ont pas trop attaquée. On dirait bien que c’est vraiment ceux d’ici qui m’en veulent ! Ils me piquent à des endroit pour le moins choisis : le dessus de l’oreille, le bout des doigts, des orteils, ou encore pile à l’endroit de mon majeur où je fais reposer les baguettes quand je mange, ce qui rend leur maniement assez douloureux en ce moment. Je préfère quand même cela a des cafards dans mon lit !

Nous sommes allés, en fin de soirée, voir un matsuri. Cette fois, il s’agissait de stands de jeux et de friandises situés dans une allée menant à un temple éclairée de lanternes. Il y avait aussi un concours de danse traditionnelle auquel participaient de nombreuses vieilles dames en kimono, qui m’ont fait une place sur leurs bancs, toutes fières qu’une étrangère vienne les regarder danser. Beaucoup de jeunes filles portaient des yukatas colorés, l’ambiance était très agréable dans la fraîcheur relative de la nuit (28° tout de même). Aujourd’hui était un jour férié : umi no hi, le jour de la mer. On donnait aussi à cette occasion un gros feu d’artifice, mais nous n’y sommes pas allés.

Ce soir, au zenkonyadô, dorment deux autres pèlerins, qui voyagent à vélo. J’aurais peut-être dû prévoir dans mon budget d’en louer un ! Quoique j’aurais sûrement eu du mal à monter les côtes dans les montagnes, qui plus est avec mon gros sac sur le porte-bagages ! Et avec un vélo, je n’aurais pas du tout pu faire de stop… L’un des deux hommes parle anglais et l’autre le dit rien. Il est très discret mais j’ai un vu un bout de tatouage dépasser de sa manche. Les tatouages japonais me fascinent : ces motifs colorés sont vraiment très beaux. Il paraît qu’ils sont très douloureux à réaliser et ils ont aussi une symbolique très particulière. Traditionnellement, ils sont réservés au yakuzas, ou tout au moins aux marginaux. Je ne sais pas si j’oserai lui poser des questions à ce sujet demain. Apparemment, il resteront ici toute une journée pour se reposer.

J’ai peut-être plus ou moins abandonné l’idée de faire toute seule le pèlerinage, mais Inoue-san m’a dit que, parmi les rares Japonaises qui marchent seules, nombreuses sont celles qui n’y parviennent pas, et que cela n’a rien à voir avec le fait que je sois étrangère. Et puis, je n’ai pas tout abandonné, bien au contraire. Mon idée est justement que je vais sûrement en apprendre davantage en me posant ici plus longtemps !

J 16, Mardi 19 Juillet

Aujourd’hui fut une bonne journée bien remplie, fatigante mais d’une saine fatigue. Je me suis retrouvée à nouveau piquée de partout en me réveillant, et encore en particulier sur le bout des doigts, ce qui est décidemment un endroit de choix !

Le matin, je me suis rendue aux temples 16 et 17 et j’ai pris beaucoup de photos et de notes, cela m’a donné pas mal d’informations et il y a encore largement de quoi faire pour que j’y retourne demain. Sur le chemin du retour, j’ai vu Inoue-san venir à ma rencontre en voiture. Sans me demander mon avis (mais de toute façon, j’en étais ravie), il m’embarque en moins de deux pour faire un tour dans les montagnes avec Takenaka-san, la « femme qui étudie les pèlerins » et une autre dame. C’était assez loin et le paysage était très beau. Les montagnes japonaises sont magnifiques, couvertes d’une épaisse forêt de bambous et d’autres arbres qui, de loin, semblent former un épais tapis de mousse. Nous sommes montés à plus de mille mètres d’altitude, et nous sommes arrêtés au niveau d’un immense champ de fleurs bleues, qui est apparemment renommé comme site touristique. Là encore, j’ai eu un aperçu de ce qui est peut-être une différence culturelle concernant les insectes. Tandis que j’avais du mal à me forcer à passer entre des buissons, séparés d’à peine un mètre et entre lesquels volaient des dizaines d’abeilles, tous ceux autour de moi faisaient mine de ne pas même les

avoir vues. J'ai eu l'impression d'avoir un comportement vraiment étrange pour eux, lorsque je reculais d'un coup quand des abeilles me filaient juste sous le nez. Ensuite, après être montés en haut de la montagne, juste sous une éolienne, nous sommes repartis en direction d'un temple assez éloigné. Ce temple, sans faire partie des 88 temples du pèlerinage, a une fonction particulière par rapport à ces derniers. Là encore, sur la route, j'ai passé le temps à admirer des enfilades de montagnes à perte de vue, et ici et là de très hautes cascades plongeant dans les épaisseurs de bambous.

Une fois rentrée, l'après-midi était déjà bien avancé, et j'ai simplement attendu 18h pour aller acheter à manger et profiter des réductions du supermarché. Ce soir, une autre fille qui voyage seule et à pied dort ici. Elle s'appelle Hirona. Nous sommes allées au magasin ensemble : cela me fait tout drôle à moi, l'étrangère, de faire office de guide dans les rues du quartier. Je commence à bien les connaître ! Nous avons un peu discuté mais je tombe déjà de sommeil. Je vais profiter de la bonne douche du zenkonyadô et vite aller me coucher !

J 17, Mercredi 20 Juillet

Aujourd'hui, Hirona est restée avec moi chez Mr Inoue ! Elle comptait repartir dès aujourd'hui, mais après le désormais habituel petit-déjeuner au kissaten, Occhan, comme je l'appelle aussi, nous a emmenées chez madame Takenaka. « Occhan » est la contraction d' « ojiichan », ce qui signifie « grand-père ». C'est la façon assez familière d'appeler n'importe quel monsieur qui serait en âge d'être grand-père. Au début, je n'appelais Inoue-san que « Ojiisan », qui signifie la même chose mais dans un registre beaucoup plus poli. Ce sont les autres pèlerins qui m'ont expliqué que je pouvais l'appeler Occhan, ce qui, il me semble, est presque l'équivalent de « papy », et s'impose dans notre situation où nous commençons à nous connaître assez bien. Apparemment, Inoue-san commençait même à se vexer de me voir toujours employer le très respectueux « Ojiisan » à son égard ! Occhan, donc, devait passer chez Takenaka-san pour aller chercher de la pastèque jaune et des edamame. Ce sont des genres de fèves que l'on mange crues, telles quelles sorties de leur cosse, avec un peu de sel (pour ma part, je trouve que cela n'a pas vraiment de goût). Mme Takenaka habite en plein dans l'agglomération de Tokushima. Cependant, comme cela doit être le cas dans beaucoup de villes japonaises, dès que l'on s'éloigne du centre, les maisons sont éparpillées et séparées par des champs. C'est un peu la campagne dans la ville, et on peut voir un immeuble bâti entre deux rizières ! Mme Takenaka habite donc une maison qui ressemble un peu à une ferme, avec des champs tout autour dont elle tire beaucoup de légumes. Elle est âgée, et doit

avoir largement plus de 70 ans, et pourtant nous l'avons trouvée accroupie au bord de son champ, en plein soleil, en train de récolter ses edamame. Nous sommes ensuite allés chez elle, et elle nous a donné des copies d'articles concernant le pèlerinage. C'est une drôle de coïncidence : Hirona étudie à l'université le « kokusaibunka », ce qui se traduit littéralement par « cultures du monde », mais qui doit revenir approximativement à ce que je fais en ethnologie. Nous sommes rentrés pour le déjeuner. Hirona est très petite et mince, ce qui a fait rire Mr Inoue qui lui garantit bien des difficultés pour faire parcourir à ses petites jambes les centaines de kilomètres du pèlerinage. Déjà, Hirona prévoit de ne peut-être pas tout faire, et a trouvé que mon idée de faire du stop était une bonne option. En attendant, elle et Mr Inoue ont bien étudié les cartes des prochains temples, et il l'a conseillée sur les routes à prendre et les endroits où dormir. Etant donné qu'elle a l'air d'avoir au moins autant de mal que moi à marcher avec son sac (j'ai enfin trouvé quelqu'un qui en avait un aussi gros que moi !), il a proposé de l'emmener aux temples 20 et 21, qui sont les plus difficiles d'accès parmi ceux à venir. Pour le reste, apparemment, elle comptera sur le stop et aussi sur le train. C'est ainsi qu'ils sont partis, cet après-midi, rendre visite aux temples 20 et 21…et certainement faire un peu de tourisme par la même occasion, au vu des habitudes de Mr Inoue, qui connaît très bien la région et s'arrête ou même fait des détours à chaque fois pour faire admirer les lieux remarquables. Pendant ce temps-là, je suis allée au centre d'information international à la gare de Tokushima., prendre divers renseignements pour organiser la suite de mon voyage. Les filles là-bas sont vraiment géniales ! Comme le premier jour de mon voyage, elles m'ont beaucoup aidé pour tous les détails pratiques, d'horaires et de tarifs de transports par exemple. Je ne suis pas peu fière de dire qu'ensuite, je suis rentrée toute seule au zenkonyadô ! Tokushima étant une très grande ville, il me fallait prendre le train (Mr Inoue m'avait emmené en voiture). J'avais un petit papier écrit de la main de Inoue-san, avec le nom de ma gare d'arrêt et celui du terminus de la ligne que je devais emprunter. Cependant, si je voyais bien à quelle ligne correspondait mon train sur les affichages, impossible de faire correspondre cela avec les abréviations inscrites sur le tableau affichant les horaires et les voies ! J'ai demandé de l'aide au bureau d'information de la gare. C'est celui-là même auquel je me suis rendue à mon premier jour ici ! Que de choses me sont arrivées depuis ! J'ai l'impression que c'était il y a déjà très très longtemps ! Je n'avais alors pas osé parler japonais, et on m'avait renvoyée ailleurs, bien dépitée, car personne ne parlait anglais. Cette fois, j'ai pu demander mon chemin et je suis arrivée sans encombre à prendre mon train. Je ne sais pas pourquoi j'aime autant les transports. Peut-être est-ce parce que ce sont des lieux où l'on peut prendre son temps pour observer les autres, et en apprendre beaucoup de choses. Assise, seule

étrangère, au milieu de tous ces écoliers rentrant de l'école et de ces travailleurs rentrant de leur travail, j'avais plus qu'ailleurs l'impression d'être vraiment immergée en plein Japon : peut-être est-ce aussi parce que dans les transports, on se sent encore moins protégé qu'ailleurs, car on peut se perdre à tout moment. C'est alors très agréable de se rendre compte qu'on ne se perd pas du tout, bien au contraire !

Je n'ai pas fait grand-chose pendant le temps qui me restait. Dans la chambre du zenkonyadô, Hirona a trouvé un ventilateur que je n'avais pas remarqué depuis les longues journées de chaleur que j'y avais passé ! Je suis donc restée là à lire et à réfléchir à quoi faire ces prochains jours, avec le ventilateur à fond et bien dirigé sur le visage ! Le soir, quatre pèlerins sont venus remplir le zenkonyadô, mais nous n'avons pas beaucoup eu l'occasion de faire connaissance. C'étaient tous des hommes, et ils sont partis manger ensemble dans un restaurant tandis que Hirona et moi partions faire nos courses au supermarché. J'ai racheté des sushis, mais ils vont malheureusement être perdus ! C'est la « faute » à Mr Inoue, qui nous a ensuite fait venir dans la loge en bas du zenkonyadô. On y a mangé la pastèque et les haricots de Takenaka-san, accompagnés d'alcool de sudachi : il s'agit de petits fruits verts semblables à des citrons. La semaine passée, lors de mon premier séjour, Inoue-san s'était amusé de ce que les étrangères de mon genre boivent de l'alcool. Je n'en avais bu qu'un verre mais il s'attendait sans doute à ce que je trouve cela trop fort ou que je refuse tout net. Aussi, le lendemain, il m'avait apporté tout une bouteille : « cadeau », avait-il dit. Je l'avais partagée un peu chaque soir avec les autres pèlerins, car je n'allais bien sûr pas tout boire toute seule, et comme cette bouteille est maintenant vide, hier soir, Inoue-san m'a envoyée en acheter. Il n'était que 8h30 du soir mais à cette heure-ci il fait nuit noire au Japon. De plus, j'étais déjà habillée pour dormir. Je portais des vêtements présentables mais je devais avoir une allure un peu bizarre dans mon t-shirt large et mon pantalon en toile tout fripé. Inoue-san m'a écrit le nom de la bouteille sur un papier et me voilà partie pour le combini, acheter de l'alcool ! Cela devait faire un bien curieux tableau, une étrangère en savates, marchant sur le bord de la route avec juste une bouteille à la main !

Ce soir donc, après ce repas qui nous a fait laisser de côté nos achats, à Hirona et à moi, nous sommes partis chez le cousin de Mr Inoue, pour faire des photocopies des documents sur les pèlerins. Ce sont les mêmes personnes que j'avais vues à mon premier jour ici, et une fois de plus, ils nous ont gâtées, moi et Hirona, de nourriture, gâteaux, chocolats, et bière et liqueur de prune fait maison. L'ambiance était pour le moins joyeuse ! Ces gens sont très gentils, et les questions sur la France, mais aussi sur les pays que nous avions ou voulions visiter fusaient de tous les côtés. Nous avons écouté des musiques du Tibet et de Shanghai,

ramenées en souvenir de voyages. Hirona et moi sommes reparties les joues rouges, très joyeuses, en comparant les bruits des animaux français et japonais ! Une fois rentrées, dans la loge des taxis, nous avons mangé des warabi mochi que Hirona avait acheté. Il s'agit de petites boules gélatineuses et transparentes (je ne sais pas de quoi c'est fait), que l'on pique et que l'on roule dans une poudre de haricots. Malgré ma description peu ragoûtante (leur aspect ne l'est pas davantage), j'ai trouvé ça plutôt bon.

Enfin, pour finir la soirée en beauté, nous sommes allés au onsen ! C'était un onsen de luxe, avec différents bains relaxants ou à jets massant, et un bain très chaud en extérieur assez grand. Quel dommage que l'on n'ait pas la même chose en France ! Dans la voiture, à l'aller, les plaisanteries allaient bon train, bien aidées par les verres d'umeshû ! Pendant le trajet, un peu long, nous avons longé la rivière, et je me suis laissée porter, à admirer les lumières des ponts et sur la montagne Bizan. Curieusement, dans toute cette ambiance, j'avais beaucoup plus d'aisance à parler japonais ! Mais au retour, on n'entendait plus personne : le bain avait eu raison de Hirona et de moi !

J 18, Jeudi 21 Juillet

Je n'étais pas très réveillée ce matin, devant mon chocolat et mes tartines, et c'est avec un coup de panique que j'ai rassemblé mes affaires. Hirona partait en train pour la suite du pèlerinage, en bus, vers le Sud, tandis que j'ai pris le bus vers le Nord, pour retourner faire quelques observations au temple numéro un. J'ai l'impression cela fait une éternité depuis ma première visite là bas ! Pourtant, l'employé qui, alors, avait eu la gentillesse de m'apporter à manger, ne m'avait pas oubliée, bien au contraire. Il est venu me voir, alors que j'étais assise sur un banc à regarder les pèlerins, et m'a demandé si tout allait bien, jusqu'où j'étais allée et si je ne manquais pas d'argent. En effet, lors de mes achats de pèlerin, le premier jour, j'avais décliné une à une les propositions d'encens, de carnet, de cartes, qu'on me disait d'acheter, suscitant la mauvaise humeur évidente de la vendeuse. J'avais vraiment dû faire une piteuse apparition, n'ayant rien mangé depuis un moment : ce n'était pourtant pas à cause du manque d'argent, mais du fait du décalage horaire et de la chaleur.

Ce monsieur donc, un vrai rayon de gentillesse dans ce temple qui tient plutôt de l'entreprise commerciale que du lieu de spiritualité, est venu une première fois me voir aujourd'hui, pour savoir si j'allais bien. Il a nourri les carpes et les pigeons (je ne savais pas que ces animaux mangeaient du riz arrosé de thé vert, d'ailleurs !), puis est revenu en me demandant si j'avais déjeuné. Je lui ai montré la grosse brioche que j'avais emportée en

prévision de ne pas trouver de supermarché abordable aux alentours du temple. Il m'a rétorqué que cela n'allait pas me remplir le ventre, et a insisté jusqu'à ce que j'accepte un billet de 1000 yens, pour, a-t-il dit, aller m'acheter un vrai repas. J'ai eu beau lui dire qu'à présent je logeais dans un zenkonyadô et que je ne manquais de rien, il m'a dit qu'aujourd'hui était le jour de daishi sama. Il s'agit de Kûkai, le moine qui a fondé le pèlerinage, et qui protège les pèlerins. « Vous connaissez Daishi sama n'est-ce pas ? » m'a-t-il demandé. « C'est lui qui vous offre ce repas. »

Même si j'avais de toute façon de quoi manger, son billet a été très appréciable. Ayant acheté plusieurs livres coûteux au temple (et cette fois reçu en échange le sourire de la vendeuse), j'avais prévu d'économiser sur le déjeuner. Au lieu de cela, je me suis retrouvée attablée devant un bol de udon et du riz à la patate douce délicieux !

Je suis ensuite rentrée en bus et j'ai passé le reste de l'après-midi au centre d'informations et dans les grands magasins, à la recherche de livres sur le pèlerinage. Je pense que je n'en achèterai d'autres qu'à la veille de mon départ. Je ne sais pas encore comment les choses vont se passer mais si je dois dormir plusieurs nuits au temple 88, cela risque de coûter très cher, et il ne faudrait pas que je sois à court d'argent pour payer le bus jusqu'à l'aéroport pour le retour. Quant à acheter des revues française au rayon importation de la librairie, pour me distraire, j'ai tout de suite abandonné l'idée ! Les magazines à deux euros en France se vendent ici à 1500 yens, soit 12 ou 13 euros !

Je suis à présent dans le train de banlieue qui me ramène chez Mr Inoue. Une fois de plus, je ne suis pas peu fière de prendre le bus et le train toute seule! J'ai toujours mon petit papier écrit par Mr Inoue, qui indique aussi le plan du quartier pour parcourir à pied le chemin entre la gare et le zenkonyadô. Me repérer sur les panneaux d'indication écrits tout en kanji était si terrifiant que je n'aurais jamais pensé y arriver auparavant : finalement, ce n'est rien d'insurmontable !

J 21, Dimanche 24 Juillet

J'ai retrouvé la bonne odeur des tatamis ! Je suis enfin partie de chez Mr Inoue, et ayant encore du temps et de l'argent devant moi, je me suis rendue au temple 88, et là je n'ai pas d'autre choix que de loger dans un minshuku. C'est cher, mais c'est propre et agréable, on dirait un genre de pension de famille, et on y mange bien !

Vendredi n'a pas été une journée extraordinaire. En fait, je me sentais très fatiguée et barbouillée du matin au soir. Et forcément, passer la journée à dormir n'a pas dû conforter Mr

Inoue dans l'idée que je faisais des efforts pour organiser la suite de mon voyage ! Le contrat tacite était malgré tout qu'il m'hébergerait aussi longtemps que j'en aurais besoin, tant que je m'occuperait de trouver un autre endroit pour finir mon périple. Cependant, il a entrepris de nous emmener, moi, Takenaka-san et Yasui-san, soit le même équipage que l'autre jour dans les montagnes, pour voir des sites touristiques. Au moment du petit déjeuner au kissaten, il s'est lancé dans de grandes explications agrémentées de dessins pour me faire comprendre ce que nous allions voir : des genres d'orchidées en musée, une ville ancienne ayant une architecture particulière (des pignons contre la prolifération des incendies) et enfin une falaise à la forme curieuse due à l'érosion.

Tout au long du trajet je ne me sentais pas très bien, et lors de la pause déjeuner c'était encore pire, si bien que tout le monde a pensé que c'était que je n'aimais pas mon bentô, le panier repas que l'on avait acheté. J'ai dû passer pour carrément impolie car au lieu de me demander si ça allait mieux, j'ai eu droit toute la journée, et même le lendemain, à des réflexions dont je ne sais toujours pas si elles étaient franchement moqueuses ou pleines de reproches sous-entendus. Il faut reconnaître que c'est difficile de savoir ce que Mr Inoue pense. Quand il est joyeux et plaisante, c'est simple ; mais quand son visage est fermé et qu'il a l'air exaspéré, il dit simplement qu'il est fatigué (ce qui serait normal car il dort peu), mais moi j'ai peur que ma simple présence l'agace, et qu'il en ait marre de m'expliquer les mêmes choses dix fois. Cela serait parfaitement compréhensible, mais sa politesse toute japonaise lui interdit de me le faire comprendre ouvertement.

Toujours est-il que, une fois rentrée, je lui ai dit que je voulais utiliser internet mais que ce serait au manga kissa car je savais qu'il voudrait se reposer. Sans répondre il a été me chercher son ordinateur et pourtant je crois que la fatigue n'était pas la seule raison de son attitude plutôt froide…

J'ai ensuite passé l'après-midi à dormir, ne me sentant toujours pas très bien, et même un peu barbouillée. La soirée a été du même ton. Un autre jeune pèlerin était là et Inoue-san nous a dit de venir manger avec lui car il fait moins chaud dans sa loge en bas. Je n'arrivais pas à avaler grand-chose et je suis partie me coucher très tôt pour les laisser discuter. C'est vrai que ma situation commençait à devenir vraiment gênante. Je suis devenue une habituée de ce lieu qui devrait rester uniquement un lieu de passage très provisoire.

Le lendemain, l'état de mon estomac étant revenu à la normale, j'ai décidé de partir vers le temple 88. Je pensais que Mr Inoue m'y emmènerait peut-être comme il l'avait suggéré quelques jours plus tôt, mais il n'en fut rien. Au contraire, sa façon de me dire de

faire mes bagages en vitesse pour m'emmener à la gare tenait davantage du « bon débarras ». Les adieux furent pour le moins succincts à la gare, bien qu'il m'ait redit de l'appeler en cas de souci, certainement parce qu'il s'y sentait obligé. Je crois que j'ai encore beaucoup de chemin à parcourir avant de pouvoir prétendre comprendre les Japonais. Je pense qu'en fait, j'aurais dû réaliser par moi-même que je devais partir plus tôt, et que Mr Inoue s'est senti offensé que je l'oblige à me le faire comprendre, alors qu'il était censé rester poli et ne rien dire. Ce ne sont que des suppositions, et j'ai bien peur de m'y perdre un peu…Ces au revoir me laisseront malgré tout un goût amer.

Finalement, ça n'était donc pas plus mal de voir du pays ! J'ai pris le train de Tokushima à Shidô : ne roulant toujours pas sur l'or, à moi le train de banlieue qui s'arrête cinq minutes à chaque arrêt. Cela ne m'a pas empêché de profiter du paysage qui était magnifique. Les montagnes boisées de façon tellement dense qu'on croirait pouvoir marcher sur la cime des arbres se sont soudainement ouvertes sur la mer intérieure, d'un turquoise superbe où l'on voyait quelques îles ici et là.

Sur le quai de la gare j'ai rencontré un jeune Occidental, et évidemment, deux Occidentaux solitaires en terre Japonaise n'ont pas besoin de plus de trente secondes pour être en pleine discussion ! Il est Italien et s'appelle Andrea. Il a pris le même train que moi et nous avons eu une drôle de conversation. Comme je lui disais que j'étudie l'ethnologie, et que lui est dans l'informatique, il m'a dit qu'il a beau tout savoir des ordinateurs, il regrette de ne jamais avoir étudié la nature humaine. Nous voilà partis sur le sujet de la compréhension de la culture japonaise, et de comment combler le fossé entre nos cultures si différentes, ce qui est à mon avis chose impossible, même s'il faut s'efforcer d'améliorer la compréhension mutuelle au maximum…En glissant sur le sujet des terroristes à Londres, et des motivations du terrorisme en général, le voilà qui me dit que nous autres Occidentaux sommes trop individualistes, que nous oublions trop facilement que si nous sommes riches, pouvons voyager, c'est parce que nous avons écrasé les autres peuples à travers l'Histoire, et que nous méritons ces réactions extrêmes. Je suis loin de partager son avis en tous points, mais un tel discours de la part de quelqu'un me disant ne pas réfléchir à la nature humaine m'étonne assez !

Il descend de train bien plus tôt que moi (pour se rendre au temple numéro un), et me revoilà seule. Je descends à Shidô, et pars en quête du bus pour le temple 88. Je le trouve facilement, et j'obtiens beaucoup d'autres renseignements grâce à une dame charmante au centre d'information de la gare. Elle me remplit les bras de dépliants d'horaires de bus et de trains, téléphone pour me réserver une chambre où dormir le soir, et me dit de revenir la voir

au retour si j'ai n'importe quel problème. J'ai tellement d'informations qu'à l'arrêt de bus c'est moi qui renseigne une petite grand-mère sur les horaires du jour !

Je monte donc dans un bus brinquebalant de tous les côtés. C'est un bus qui n'est pas cher du tout (cent yens le trajet, quel qu'il soit), montant les routes de montagne à un rythme de tortue… Ce genre d'atmosphère me plaît bien ! A un carrefour, je vois même deux jeunes qui me font signe de la main jusqu'à ce que je sois hors de vue…

Me voilà au temple 88 ! Je commence par aller déposer mes bagages au minshuku. La dame qui le tient est très gentille et accueillante : ma chambre sera celle des cerisiers, me dit-elle. Au Japon, toutes les chambres en tatami des hôtels et autres auberges portent un nom inspiré de la nature. C'est bien agréable de profiter de l'argent qu'il me reste pour m'offrir un peu de confort, même si, de toute façon, il n'y a pas d'autre endroit où dormir à proximité du temple 88.

En partant « explorer » les alentours, car le paysage de montagne est vraiment superbe, je rencontre une homme de 70 ans qui est sur le point d'arriver à son dernier temple ! Il respire la santé et l'optimisme et je suis encore une fois éberluée. A son âge, il vient de parcourir 1400 Km, et me mime en riant les moments où la pente était si raide qu'il a dû grimper sur les genoux !

Après une énorme coupe de « kakigôri », glace pilée à la fraise, rafraîchissement très prisé en cette saison, je retrouve ce monsieur au minshuku où il passe aussi la nuit. Après un bain (terriblement brûlant), je rejoins pour le dîner la salle de restaurant de l'auberge, et je suis encore admirative devant son discours. C'est un homme apparemment très cultivé, même s'il n'était « que » chauffeur de taxi avant de prendre sa retraite il y a quelques mois, ce qui lui a laissé le loisir de faire le pèlerinage. Nous parlons de ce qu'est l'objet de mon étude, l'ethnologie, et un peu de la philosophie, de la difficulté à saisir les façons de penser qui sont propres à chacun… Lui a fait le pèlerinage sans carnet de calligraphie, a refusé le « certificat » de fin de pèlerinage, car pour lui, cela, comme les pèlerins en groupe voyageant en bus, n'est pas la vraie religion. La vraie religion est dans son cœur, dans le fait d'avoir effectué le pèlerinage, d'être parvenu à ne pas penser à la douleur, à la chaleur, à la fatigue… C'est un accomplissement en soi, et moi je suis loin de l'avoir atteint. Je le regrette un peu, mais j'avais mes contraintes matérielles, physiques, et d'étude, et puis après tout, je n'étais pas partie avec une motivation spirituelle…Mais j'envie tous ceux qui sont capables d'une telle démonstration de volonté, de force mentale, et j'envie aussi la satisfaction qu'ils doivent ressentir. L'attitude joyeuse du pèlerin en face de moi est telle, qu'elle est pour moi un

mystère, un secret dont les efforts faits pendant le pèlerinage sont la clé, et j'aimerais bien avoir pu ne serait-ce qu'apercevoir cette plénitude du pèlerinage accompli…

Il me semble être un trésor de sagesse : il dit qu'il ne désire rien, qu'il est heureux ; il remercie pour son passé, ses 70 années passées, et pour son présent, mais il ne demande rien, n'a pas de souhait pour demain.

Le fait de trouver un sens à sa vie reste pour moi un mystère entier et insondable, et j'ai là face à moi quelqu'un qui semble ne même plus s'en soucier. J'ai rencontré tant de gens ici qui m'ont impressionnée par leur sagesse, leur culture (le garçon d'Hiwasa, qui me parlait des philosophes Français que j'avais oublié ; ces Occidentaux que je vois parler japonais couramment à la télévision!), leur dévouement (Mr Inoue !)…J'ai l'impression d'être tout en bas du chemin de la vie, que pour y trouver un sens, et s'élever vers davantage de sagesse, de connaissance, la route est immense. Tout ce que les autres me montrent, c'est que tout est perfectible chez moi. Ils m'offrent toute leur gentillesse en s'extasiant sur le fait que je sois si jeune, venue seule, de si loin, mais ils ne font que me montrer à quel point je dois rester humble, à quel point j'ai tout à apprendre, tout à comprendre, à quel point ce voyage n'est pas un aboutissement mais un point de départ de la vie, pour m'ouvrir les yeux sur le monde et les autres, m'améliorer sur tous les plans, et me trouver. Et en disant cela, ne suis-je pas en train d'énoncer les motivations mêmes d'un pèlerin ?

J 22, Lundi 25 Juillet

C'est bon, je suis bien dans le pays qui me fait rêver depuis tant d'années ! Il y a des jours comme ça où je m'en rends compte davantage que d'autres. Il est vrai que le cafard et les divers aléas du voyage auraient pu parfois me le faire oublier, mais ce soir, je sais où je suis et pourquoi je suis ici. Il est 21h40, il fait nuit depuis plus de deux heures, et je rentre à peine à Sakura Sô, l'auberge du début du voyage qui sera aussi celle de la fin. Une veille de typhon, dans la chaleur nocturne, je suis sortie, attirée par le son des tambours et des flûtes, entendus alors que je prenais mon bain dans le o furo… Ce sont les répétitions d'Awa Odori ! Je les retrouve comme de vieilles connaissances ! J'hésite, car je suis déjà habillée pour aller me coucher, je ne pensais pas ressortir. Et puis, je ne sais pas à quelle heure ferme la porte de l'auberge. Il ne manquerait plus que je sois coincée dehors ! Mais, demain, il va pleuvoir, alors c'est peut-être ma dernière occasion de voir cette danse envoûtante… Je change de t-shirt, j'enfile mes chaussures en vitesse et je pars comme ça, juste armée de l'appareil photo et de l'enregistreur. Je veux garder un souvenir des rythmes et de cette musique. En

descendant, cela tombe bien, je rencontre la propriétaire de l'auberge, qui me répond que la porte reste ouverte à toute heure. Me voilà partie seule dans les rues noires, juste guidée par la musique et les tambours qui se font de plus en plus proches. Je savoure l'instant : la moiteur de la nuit est palpable, le vent déjà fort, les odeurs, les bruits de la gare toute proche, je pourrais marcher en fermant les yeux pour m'en imprégner, le Japon est tout autour de moi, plus pour très longtemps. Je marche encore un peu, la rue est éclairée par les distributeurs de boissons. Je traverse un pont au dessus de la voie ferrée : voici le parc, et les danseurs.

J'en ai étonné plusieurs avec mon flash qui est tout sauf discret. Le rythme est envoûtant. Certains danseurs n'ont pas plus de six ou sept ans. Tous ces rythmes m'hypnotisent. J'ai tellement l'impression d'être au milieu de la vie japonaise, assise là sur un coin de trottoir à regarder passer les jeunes qui s'entraînent, que c'en est un pur bonheur.

Demain donc, il devrait y avoir un typhon. Tout en espérant que cela ne m'empêchera pas de sortir, je suis assez impatiente de connaître mon premier typhon. Cela fait longtemps qu'ils l'annoncent. Déjà, quand j'étais encore chez Mr Inoue, ce dernier m'avait dit que peut-être cela m'empêcherait de prendre l'avion pour repartir quand je le voudrais. A la télévision, je ne comprends pas grand-chose, mais nul besoin de traduction pour un bulletin météo. Il ne sera peut-être pas énorme, finalement, car il se dirige plus au Nord, vers Tôkyô. Tant pis, ou tant mieux, je n'ai pas envie de rester coincée enfermée pour mes derniers jours de Japon !

Hier j'étais encore au beau milieu des montagnes. J'ai profité d'être à la fin du circuit du pèlerinage pour visiter le « musée du pèlerin ». A peine descendue du bus, un monsieur vient me parler en anglais et me demande où je vais. Suite à ma réponse, il plante là sa femme et entreprend une visite guidée du musée, en anglais et au pas de course ! J'y suis reçue comme une reine. On m'offre tout un tas de petits cadeaux, du thé, des gâteaux, et le conservateur du musée prend le relais de mon premier guide pour refaire la visite. Il m'offre même des livres, et me montre le compte-rendu d'une conférence sur le pèlerinage. Là, que vois-je ? Ma prof d'histoire du Japon, qui a rédigé sa thèse sur Shikoku, y est en photo ! Comme je dis au conservateur, et à une employée, que c'est mon professeur en France, j'ai droit à encore plus de « settai » ! Du coup, on me rédige même le certificat attestant que j'ai effectué les 1200 Km du pèlerinage. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir répété que je n'en ai fait que le quart. Un gros clin d'œil en guise de réponse m'assure que mon « diplôme » n'a rien de trop illégitime !

Comme le bus ne passe que deux heures plus tard, on me propose de rester à attendre au frais, plutôt que de cuire au soleil. C'est l'heure du déjeuner, et on me demande si j'aime les sushi : me voilà attablée devant des sushi de tofu frit et un thé brûlant !

Arrive l'heure de dire au revoir. Après quelques photos souvenirs et moult recommandations, des sourires bienveillants que je ne suis pas prête d'oublier m'accompagnent jusqu'au bus. C'est reparti pour les routes de montagne qui secouent dans tous les sens ! Une fois de plus, rentrée au minshuku, la petite propriétaire m'accueille avec un « okaerinasai ! » familier qui me donne l'impression d'être ici chez moi. Avant le dîner, je sors faire quelques photos pour profiter de la lumière du soleil déclinant dans les arbres. Les ombres dans les temples sont à ce moment-là magnifiques. Je rencontre alors trois jeunes japonais, qui veulent m'interviewer sur mon expérience du pèlerinage. Ils ont pour projet de monter une société pour promouvoir le pèlerinage : Shikoku New Generation. Shikoku, c'est trop campagnard, disent-ils. Il faut le rendre plus attrayant. Je me prête au jeu des questions, ce qui est un exercice amusant pour moi qui suis dans la position d'intervieweur depuis un mois ! J'essaye de leur faire part de mes idées qui ne sont pas vraiment en adéquation avec les leurs. Ceux qui viennent ici ne recherchent-ils pas justement le calme, une retraite propice à la sensibilité du pèlerinage ? Un Shikoku plus « populaire » serait-il compatible avec la quête de spiritualité ? Il me semble à moi qu'il y a déjà assez avec les cars de tourisme et les temples transformés en supermarchés de la tunique et du carnet de calligraphie. Il est vrai qu'il n'est pas davantage souhaitable de voir dépérir un Shikoku-sanctuaire aux traditions figées et donc vouées à se perdre, mais il me semble que le Shikoku d'aujourd'hui est loin de cela. Il suffit de voir la proportion de jeunes parmi les pèlerins que j'ai rencontré !

Le repas du soir au minshuku a été excellent, je m'en suis presque trop gavée : tempura, sashimi et curry version douce…car le piquant est vraiment trop fort pour moi ! C'était un condensé des mets nippons que je préfère qui m'attendait ce soir, comme si la dame du minshuku avait pu savoir que ce serait mon dernier « bon » repas du Japon. Le curry japonais n'a rien à voir avec le curry indien. Il s'agit d'une sauce avec des légumes dedans, que l'on mange avec le riz. Quant au tempura, c'est une sorte de beignet, et ce soir, il y en avait à la patate douce, au potiron, au poisson et avec une grosse crevette en friture.

Ce matin, j'ai dû dire au revoir aux belles montagnes et j'ai passé toute la journée ou presque dans les transports, dans le bus puis dans le train me ramenant vers Tokushima. J'ai croisé la route d'un Espagnol qui vient d'achever le pèlerinage. Il l'a effectué pour l'amour de la marche à pied, tout comme il avait parcouru Honshû, l'île principale de l'archipel, à pied du

Nord au Sud ! J'aimerais bien être assez entraînée pour pouvoir faire une chose pareille, cela me fascine !

Je suis donc revenue à Sakura Sô, l'endroit le moins cher pour passer la nuit à Tokushima. J'espère profiter au maximum de mes derniers jours ici !

Jour 24, Mercredi 27 Juillet

L'inconvénient dans cette auberge, c'est qu'on ne rencontre personne. Il n'y a pas de salle commune, comme l'an dernier dans les auberges islandaises, où discuter avec d'autres voyageurs. Et quant aux voyageurs, justement, je n'ai pas l'impression qu'il s'agisse de gens comme moi. Plutôt des personnes ici pour leur travail, en majorité. Il s'agit d'un établissement pas très net (enfin, moi ça me convient très bien), vraiment moins cher que la moyenne, où les gens vont et viennent…attention, je ne veux pas dire que ces gens-là ne soient pas très nets, je n'en sais rien et je n'ai aucune raison de penser cela ! Cependant, le fait qu'on ne m'ait pas demandé mon nom, qu'on ne croise personne, qu'il n'y ait aucun personnel à l'accueil, me donne une impression étrange, et je reste sur ma faim de rencontrer quelqu'un avec qui discuter.

C'est pour cette raison qu'aujourd'hui comme hier, j'ai passé une bonne partie de mon temps au centre d'information international! J'ai pu emprunter des documents sur le pèlerinage à rester là à les lire, et en photocopier même quelques parties. La quantité de documents à ramener dans mon sac est véritablement effrayante…Les deux filles du centre sont vraiment super gentilles, et commencent à me reconnaître je pense. Je me suis aussi bien sûr baladée dans Tokushima, même si je ne me suis pas aventurée bien loin à cause du soleil écrasant. Le quartier de la gare, où je me trouve, est comme dans toutes les villes japonaises le plus animé. J'ai aussi passé du temps dans une immense librairie, à la recherche de livres sur le pèlerinage, encore et toujours…

Ce matin j'ai fait une drôle de rencontre. Je suis sortie de l'auberge, j'ai fait quelques pas, et j'ai croisé un homme habillé en pèlerin…Je l'ai fixé un moment, en me disant bien que je l'avais déjà vu quelque part…Lui aussi m'a regardé, nous nous sommes croisés…et au dernier moment nous nous sommes retournés en même temps : Kon-san !! Sous ses attirails de pèlerins, il ressemblait un peu à tout le monde, mais dès qu'il s'est mis à parler je l'ai reconnu. Pour sa part, il n'a pas dû être difficile de me reconnaître : des jeunes occidentales en vadrouille, il n'y en a pas beaucoup dans le coin ! Il se souvenait très bien de moi. Cela m'a fait chaud au cœur ! Bien sûr, cela ne faisait pas longtemps que nous nous étions quittés, mais

pour moi le temps est dilaté ici : je vis tellement de choses que j'ai l'impression que les jours sont des semaines. Et puis, Kon-san doit voir des pèlerins tous les jours, alors un de plus ou un de moins…Quoiqu'il en soit, nous avons un peu discuté : il était bien sûr surpris de me voir ici, puisque quand nous nous étions vus, j'en étais encore à mes grandes ambitions de continuer à marcher sur la route du pèlerinage. Je lui ai raconté mes petits malheurs mais aussi l'essentiel de mes belles aventures, notamment au temple 88, et nous avons aussi parlé de Inoue-san. Notre discussion sur le trottoir a malheureusement dû tourner court : il était « au travail » m'a-t-il dit, c'est-à-dire en pèlerinage, certainement avec des clients qu'il guide, comme il m'avait expliqué. Ces courtes retrouvailles m'ont mise de bonne humeur pour le reste de ma journée, en me rappelant le début de mon voyage, qui me semble si loin derrière moi, déjà…

Le soir, depuis deux jours, je vais dans un petit parc très calme, près du « château de Tokushima » : il s'agit d'un grand bâtiment qui pour moi ressemble davantage à un temple, mais je ne me suis peut-être pas très bien repéré dans le parc, n'osant pas avancer dans des zones apparemment interdites. La fraîcheur relative des soirées est très agréable, d'autant que la nuit tombe tôt : le soleil cesse de s'acharner à me cuire et me laisse pas mal de temps de répit. J'ai aussi dû aller faire le plein de courses, pour étaler mon budget sur les derniers jours qui me restent.

J 26, Vendredi 29 Juillet

Il m'est arrivé une drôle de chose aujourd'hui ! Je marchais dans les rues de Tokushima, sur le chemin du retour vers Sakura Sô, lorsqu'un jeune homme japonais est venu vers moi, pour me demander mon nom, mon pays d'origine, ce que je faisais ici, etc. Je n'étais pas très rassurée car ce n'est vraiment pas chose courante au Japon, pour une fille, de se faire aborder dans la rue de cette façon. En même temps, je n'avais pas de raison valable pour craindre quoi que ce soit : après tout, les étrangères comme moi sont rares ici, alors c'est plutôt logique que je me fasse remarquer ! Cependant, le garçon commençait à devenir de plus en plus insistant, et surtout, m'a demandé où j'étais hébergée, si j'étais seule, et dans le doute, je n'avais pas du tout envie de répondre à ces questions. J'ai donc prétexté des achats à faire pour rentrer dans le premier combini venu. Le problème est qu'il y est rentré avec moi ! Je me suis pas mal promenée dans les rayons, en me demandant si j'avais vraiment des raisons de me méfier ou si j'étais un peu paranoïaque, du fait que ce genre de rencontre spontanée n'est vraiment pas habituel au Japon, dans une « petite » ville provinciale comme

ici. J'ai acheté un paquet de cacahuète en guise de prétexte et je suis ressortie…accompagnée par ce même jeune homme bien évidemment. Finalement, je pense que ça n'était qu'un dragueur sans gêne mais pas inquiétant : quand je lui ai dit que je repartais pour la France dans trois jours, il a eu l'air un peu perplexe et s'est contenté de me dire au revoir et à la prochaine…comme si, bien sûr, il y avait des chances que nous nous recroisions dans les rues de Tokushima…Plutôt…inhabituel, comme rencontre !

Et effectivement, je repars dans trois jours, puisque j'ai réussi à faire changer mon billet. Plus exactement, je ne l'ai pas changé : la modification s'est faite par téléphone, grâce ici encore aux filles du centre d'information. J'étais décidée à m'en occuper moi-même bien sûr, et je leur avais demandé les adresses des agences où je pourrais faire changer une date de retour (puisqu'il était marqué sur mon billet que c'était possible de faire un changement sans frais). Cependant, l'une des agences était fermée sans aucune indication de sa période d'ouverture (peut-être s'agissait-il de congé ?), et la deuxième ne m'a pas donné d'explication. Lorsque l'on m'a vue entrer, j'ai demandé s'il y avait quelqu'un ici qui parlait anglais. Cela me semblait bien plus prudent de discuter de dates et d'horaires dans cette langue plutôt qu'en japonais ! Cependant, on a alors envoyé vers moi, comme en mission périlleuse, la seule vendeuse qui se débrouillait un peu en anglais. Vraisemblablement, elle n'a pas compris ce que je demandais, car elle m'a dit que c'était impossible de faire quoi que ce soit sans aller dans une agence à Osaka…à quatre heures (et 35€ de bus rien que pour l'aller !) d'ici. J'ai tenté de m'expliquer en japonais, mais la vendeuse restait campée sur sa position : non, non, impossible ici. Je suis donc revenue à l'agence et j'ai expliqué mon problème aux jeunes filles qui, elles, parlent parfaitement anglais. Très surprise de la réponse que j'avais obtenu, l'une d'elle a téléphoné directement à Japan Airlines, et là on lui a tout simplement demandé pour quelle date il fallait changer mon départ ! En cinq minutes, tout était réglé. J'étais un peu dubitative devant le fait qu'on me laisse embarquer dans l'avion le 1er Juillet avec un billet noté pour le 10…J'ai expliqué cela à la jeune fille, qui m'a répondu l'air amusé « Oh oui, mais maintenant, c'est l'ère de l'informatique, l'information est passée, tout ça… ». C'est vrai, mais j'imagine qu'en France ça ne serait pas aussi simple de rentrer dans un avion tel jour avec un billet où il y a écrit un autre jour…Les difficultés françaises de la paperasse…Alors qu'ici, il y a même un numéro gratuit, où je devrais simplement appeler la veille du départ pour donner le numéro de code du changement et donc confirmer mon départ. C'est vraiment l'un des aspects agréables du Japon !!

Mis à part mes désormais habituels vagabondages en ville, près des temples et sanctuaires qui me sont comme des repères familiers par contraste au grand dédale de rues

toujours inondées d'un soleil assommant, mes journées sont un peu vides…je n'aime pas beaucoup les fins de voyages, quand on n'a plus assez de temps ni d'argent pour projetter de partir ailleurs, mais qu'on n'a plus grand-chose à faire là où on est…Je repasserai sûrement du côté de chez Mr Inoue demain !

J 28, Dimanche 31 Juillet

Aujourd'hui était mon dernier jour en terre nippone ! Je l'ai passé à prendre des photos de choses qui ne marquent pas forcément beaucoup l'esprit, mais qui me permettront de garder en mémoire ces derniers jours : les rues de Tokushima, tout simplement. J'ai aussi enregistré les sons de l'Awa Odori…Je suis en train de me fabriquer mes souvenirs !

Hier, j'ai pris le train, grâce au petit bout de papier griffonné par Mr Inoue, pour retourner du côté de son zenkon.yadô ! Finalement, j'arrive à m'y faire, à ces quais de gare ! J'ai donc retrouvé le petit quartier où, il y a une semaine encore, je m'étais fait des habitudes. Tokushima est une ville tellement étalée que j'ai l'impression de voyager complètement en quelques dizaines de minutes de train. Je pars de la gare, entourée d'immeubles de 10 étages ou plus, entre lesquels courent des rues immenses sans cesse agitées ; et me voilà, toujours en ville, mais entre les rizières et les petites maison à moitié traditionnelles. Je dis « à moitié » car elles ne le sont pas complètement, mais ont toujours un petit quelque chose, une porte, un jardin, qui les rapprochent du modèle ancien et leur donne un charme très particulier. J'aime beaucoup me promener parmi ces petites rues calmes. J'ai même rencontré un groupe de personnes qui m'ont interpellée juste parce que je suis étrangère. Une dame de ce groupe a commencé par me demander d'où je venais, quel était mon âge…Et je me suis bientôt retrouvée entourée de cinq ou six japonais avec qui je me suis entretenue au sujet de mes études et du pèlerinage. Le fait que l'on étudie leur pays, et à plus forte raison un phénomène local auquel ils sont attachés, a l'air de flatter la majorité des Japonais que je rencontre un peu partout. C'est toujours très agréable d'avoir des conversations avec ces gens qui, du coup, se montrent très intéressés par mon sujet et me racontent tout ce qui, à leur avis, peut m'être utile.

Je suis allée jusque chez Mr Inoue…qui n'était pas là. Je n'ai trouvé que des employés qui se souvenaient de moi mais avec qui je n'avais pas eu l'occasion de parler : là encore, ils n'ont pas été très bavards, ne sachant pas quand Mr Inoue allait rentrer. Je suis allée passer le temps au temple 16 : c'est le plus proche, mais bien sûr, je commence à bien connaître ce temple et on ne peut pas dire qu'il y ait beaucoup d'animation là-bas ! Cela ne m'a pas empêché de rencontrer à nouveau des pèlerins. Etant donné que je n'étais pas habillée en

pèlerin pour l'occasion, et sans mon gros sac de voyage, j'ai remarqué que les réactions étaient un peu différentes : j'étais davantage une « étudiante » qu'une personne faisant partie du circuit…Ou peut-être est-ce simplement dû aux personnes présentes ce jour-là !

J'en ai aussi profité pour passer dans un sanctuaire shintô de quartier. A l'ombre des nombreux arbres, j'ai beaucoup apprécié ce cadre reposant. J'ai vu plusieurs personnes âgées venant rendre visite aux dieux shintô. Cela aussi m'intéresse beaucoup, et le shintô a un côté fascinant pour moi que je ne saurais pas trop expliquer…Quoiqu'il en soit, j'adore les sanctuaires ! Enfin, je suis retournée chez Mr Inoue : il n'était toujours pas là, mais cette fois j'ai pu voir sa femme et nous avons un peu discuté, une dernière fois dans cette petite loge. Je l'ai beaucoup remercié ainsi que Mr Inoue : j'aimerais beaucoup avoir plus d'argent et pouvoir me permettre de leur offrir quelque chose, car ils ont vraiment sauvé mon voyage, et j'ai plus qu'abusé de la disponibilité et de la gentille de Mr Inoue…

Ne sachant pas quand Mr Inoue, et étant donné que la nuit commençait à tomber, je suis retournée à Sakura Sô. Et aujourd'hui était donc mon dernier jour ici ! Je n'ai fait qu'organiser le départ, car je prends demain le bus de 6h du matin, je ne dois absolument pas le rater ! J'ai acheté quelques souvenirs : surtout de la nourriture. D'abord, parce qu'il me reste vraiment peu d'argent (en fait, ces derniers jours, je ne me nourris presque que de gâteaux, brioche, friandises à base de riz…), et aussi parce que je veux faire découvrir à ma famille un peu de cette nourriture de tous les jours que j'aime vraiment ! Il y a des choses un peu surprenantes, comme les warabi mochi (les petites boules gélatineuses que m'a fait découvrir Hirona) ou bien les imo, patates douces vertes à l'intérieur et très sucrées…J'espère que je ne vais pas dépasser le poids autorisé, avec tout ce que je ramène dans mon sac ! J'ai même acheté quelques sudachi, ces petits fruits verts que Mr Inoue me présentait, tout fier, en insistant beaucoup sur le fait qu'il s'agissait d'une spécialité régionale !

J'ai aussi eu du mal à emballer mon bâton de marche. Hors de question que je reparte sans ! Dans l'imaginaire des pèlerins, il s'agit de Kôbô Daishi lui-même, et rien que pour ça, c'est un objet d'une grande valeur symbolique. Mais surtout, même si au final je n'ai pas tant marché que ça, il s'agit du compagnon de mon voyage : il est quand même bien usé au bout, à force de m'être appuyé dessus à chaque pas, quand mon sac se faisait trop lourd…Je ne suis pas prête d'oublier le son de ma marche, rythmé par mes pas, le choc du bâton sur la route suivie du tintement de sa clochette…

Je l'ai emballé avec un rouleau de scotch que j'ai dû acheter spécialement pour ça, et avec le plastique de tous les sacs que j'ai pu accumuler dans mon séjour. J'espère que les responsables des bagages à l'aéroport ne diront rien !!

Ce soir, je suis donc une fois de plus restée seule dans cette chambre d'auberge…Ce n'est pas faute d'arpenter les couloirs, par exemple lorsque je vais vérifier si la salle de bains est libre, et pourtant je ne croise jamais personne : chacun reste dans sa chambre. C'est donc avec une certaine mélancolie que j'ai passé cette dernière soirée…et là s'est produit une coïncidence extraordinaire.

J'ai allumé la télévision (et oui, auberge très modeste mais télévision dans chaque chambre quand même !) et j'ai vu une reporter japonaise sur des terres qui m'ont tout de suite semblé familières…l'Islande !!! C'est tout de même extraordinaire de tomber là-dessus, et encore plus, pile le dernier jour de mon voyage ! J'ai tout reconnu : Gulfoss, Geysir, Skogar…la journaliste a eu autant de peine que moi à grimper les escaliers pour monter au dessus de Skogafoss…tout pendant que les animateurs de l'émission dans laquelle passait ce reportage s'extasiaient sur la beauté incroyable des paysages. Je n'aurais pas pu imaginer plus étrange, mais belle, conclusion à ce voyage. C'était comme si le Japon m'apportait le dernier mot de toute l'expérience Zellidja, en bouclant la boucle de ces deux voyages qui, dans mon esprit, forment un tout : la découverte des deux pays qui me passionnent, la confirmation de ce goût pour deux pays, deux cultures, que j'appréhende de façon différente mais qui figureront toujours autant l'un que l'autre dans ma tête et mon cœur.